

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde

DOSSIER **MOBILITÉ ET INCLUSION** **FAIRE BOUGER** **LA FRANCOPHONIE**



FOCUS

Vivre le français
en Ontario

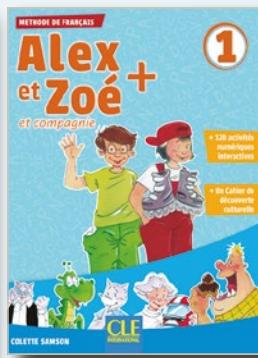
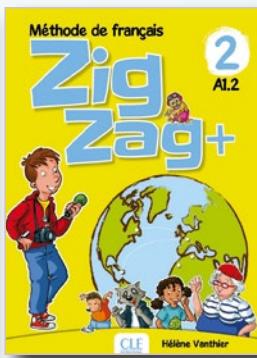
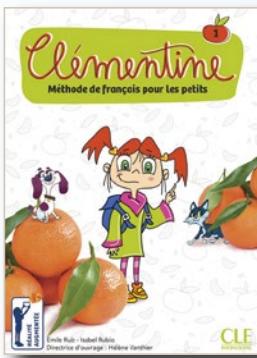
ENTRETIEN

La Rwandaise **Beata Umubyeyi Mairesse**, prix des 5 continents

PÉDAGOGIE

Ndiob, un village sénégalais modèle d'agroécologie

LE CHOIX CLE INTERNATIONAL POUR DONNER AUX ENFANTS L'ENVIE D'APPRENDRE



Méthodes

Outils
Complémentaires

Le Petit Chaperon Rouge
Chloé Pérout
Nouveau diplôme
Graine de lecture
CLE PÉRIODIQUE

DELFPPrimerA1
Nouveau diplôme
Cécile Koenig, Céline Guérin
+ 1 CD audio
CLE PÉRIODIQUE

www.cle-international.com

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde

I SOMMAIRE

N° 6 - MARS-AVRIL 2021

ACTUALITÉ

Focus	
Vivre le français en Ontario	2
Hela Hazgui	
À lire	4
Écouter, voir	6
Portrait	
Fiston Mwanza Mujila, le mécano de la langue ...	8
Chloé Laromet	

DOSSIER

Mobilité et inclusion	
Faire bouger la francophonie	
Dossier réalisé par Inès Oueslati	
Éducation	
La mobilité des enseignants au profit de l'apprentissage du français	10

Témoignages

Mieux bouger pour mieux enseigner 12

Initiative

Femmes francophones, femmes résilientes 14

Focus

Cinq projets « avec Elles » 15

Innovation

RELIEFH : une agora pour lutter contre les inégalités 16

PASSERELLES

Mode

Le made in Africa 18

Inès Oueslati

Festival

Le cinéma qui inspire 20

Hela Hazgui

Beaux-Arts

Plongée dans le temple des arts de Kinshasa... 22

Muriel Devey Malu-Malu

Beau livre

Des couleurs et des promesses 24

Sophie Patois

Prix

« Je puise dans l'oralité rwandaise » 25

Propos recueillis par Coumba Diop

PÉDAGOGIE

Entretien

« L'éducation est la clé pour promouvoir l'agroécologie » 26

Propos recueillis par Annie-Monia Kakou

Concours

Lis-moi une histoire 28

Propos recueillis par Annie-Monia Kakou

Fiche pédagogique

Birago Diop, la voix de la poésie 30

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

Victor Hugo a déclaré dans l'un de ses discours : « *Et l'on reconnaîtra que, même au point de vue de notre égoïsme, il est difficile de composer le bonheur de l'homme avec la souffrance de la femme.* »

En effet, la stabilité sociale, économique et même démocratique se conjugue avec la participation non symbolique mais active des femmes dans l'effort de construction d'une nation. Surtout dans les pays du Sud où la scolarisation des filles a été pendant longtemps le ventre mou du système éducatif. C'est la raison pour laquelle le renforcement des compétences des femmes est devenu le palliatif nécessaire. Ce que l'Organisation internationale de la Francophonie a compris pour avoir lancé des programmes très bien pensés portant sur l'alphabétisation des femmes ou favorisant leur autonomisation sur le plan économique, avec un volet important concernant la formation. Cela est d'autant plus nécessaire qu'avec la pandémie de Covid-19 le budget des familles s'est littéralement effondré, accentuant le besoin d'alternatives salutaires. C'est donc une initiative qui doit inspirer les dirigeants des pays du Sud ! D'ailleurs, à propos d'initiative, le projet de mobilité des enseignants (toujours à l'initiative de l'OIF) est incontournable car, sans la maîtrise de la langue française, le niveau des apprenants s'en trouvera impacté négativement. C'est aussi un défi majeur dans l'espace francophone pour faire cesser l'écart entre les filles et les garçons dans plusieurs secteurs, dont le système éducatif. Bonne lecture,

Baytir Kâ, président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS !

FRANCOPHONIES
DU MONDE
le français dans le monde

Abonnement NUMÉRIQUE 1 an :

49 euros
(6 numéros en PDF interactif du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
en PDF interactif
+ espace abonné en ligne)

Abonnement PREMIUM 1 an :

88 euros
(6 numéros du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
+ espace abonné en ligne)

Abonnement INTÉGRAL 1 an :

99 euros
(6 numéros du *Français dans le monde*
+ 3 *Francophonies du monde*
+ 2 *Recherches et Applications*
+ espace abonné en ligne)

Les frais d'envoi sont inclus dans tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS !

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr / sferrand@fdlm.org

Francophonies du monde n° 6

Supplément au n° 433 du *Français dans le monde*
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication: JEAN-MARC DEFAYS - FIPP

Directeur de la rédaction: SÉBASTIEN LANGEVIN

Rédactrice en chef: GHADA TOUILI

Relations commerciales: SOPHIE FERRAND

Maquette et secrétariat de rédaction: CLÉMENT BALTA

Correction: JULIETTE BAIN-COHEN-TANUGI

Photos de couverture : © Adobe Stock / Dixon2Yeux - OIF / Maty Ngom

© CLE International 2020

Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPP), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction: +33 (0)1 72 36 00 71 - www.fdlm.org cbalta@sejer.fr

Abonnements: +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax: +33 (0)1 40 94 22 32

FIPP - Tél.: +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org secretariat@fipf.org

fdlm@fdlm.org - www.fdlm.org, onglet « Suppléments »



ORGANISATION INTERNATIONALE DE
la francophonie

LA FIPP

VIVRE LE FRANÇAIS EN ONTARIO

Dissolution du Commissariat des services en français, menace sur la création de l'Université de l'Ontario français, Premier ministre hostile... Les menaces qui planent sur le français dans la province canadienne de l'Ontario sont bien réelles. Mais la résistance s'organise, et au premier rang celle des poètes et écrivains franco-ontariens.



▲ Manifestations du 1^{er} décembre 2008 en faveur de l'Université de l'Ontario français, à Toronto.

© REFO



Mais si nous écrivons, si nous parlons, si nous crions [...] / C'est pour ne plus jamais se taire / C'est pour ne jamais se cacher / C'est pour ne plus jamais se dire sans chez nous / C'est pour ne plus jamais avoir peur, se faire peur»

C'est ainsi que le poète ontarien Jean Marc Dalpé écrit – ou plutôt crie – ces vers, en 1981, dans son recueil *Gens d'ici*. Il est parmi les premiers écrivains francophones, dès les années 1970, qui se sont levés en Ontario pour défendre leur langue et clamer leur indignation face à la domination de la culture anglaise, dénonçant l'injustice qui tient la communauté franco-ontarienne à l'écart du progrès social, économique et politique du Canada.

La poésie est leur arme de résistance massive, qui se chante et se hurle sur la place publique et sur les planches. Elle est une poésie du territoir qui cherche l'âme du peuple. Les vers, libres, éveillent la rage, les pleurs, les rires, la fierté et la honte de cette communauté, au bord de l'éparpillement et de l'assimilation. La figure de proue de l'époque était un groupe de jeunes étudiants, créateurs de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO). Ces artistes éclatent et répandent leurs œuvres sur tout l'Ontario : musique, poésie, théâtre. Partout, on danse et on chante en français. Partout, la voix de la minorité résonne dans les oreilles de la majorité, réclamant à cor et à cri la reconnaissance d'une identité. C'était la joie et la gloire des Franco-Ontariens.

Dans la foulée de cette effervescence, Gaston Tremblay et ses amis apportent leur pierre à l'édifice et lance une maison d'édition, Prise de parole, ouverte à tout créateur franco-ontarien qui veut s'exprimer dans sa langue.

Une francophonie inclusive

Les francophones se diversifient et le cri ontarien change de ton. Le Franco-Ontarien n'est plus celui qui revendique une identité unique, cloîtré sur un territoire défini et limité par une histoire lourde de secrets d'un passé douloureux. L'appel francophone se lance désormais au-delà des frontières, sans limites ni contraintes. « *Le Canada a deux langues officielles, le français et l'anglais. Le terme Franco-Ontarien désigne aujourd'hui toute personne dont l'adresse permanente est en Ontario et dont la langue d'usage est le français, et non pas seulement la langue maternelle. Cette définition a été votée en juin 2009 par l'Assemblée législative de l'Ontario et se nomme la “définition inclusive de francophone”* », rappelle Lucie Hotte, directrice du Centre de recherche en civilisation canadienne-française.

Cela veut dire que les Franco-Ontariens peuvent être nés en Ontario, au Québec ou dans n'importe quel autre pays dans le monde. Ainsi, 35 % des Franco-Ontariens sont originaires de l'Afrique, selon Statistique Canada. Cela veut dire aussi que les Franco-Ontariens

ne partagent ni la même culture ni la même histoire et que leur littérature n'est pas le reflet d'une identité propre qui viserait à les caractériser, les essentialiser.

« *Comme toutes les littératures, ce n'est pas son but*, précise Mme Hotte. *On ne penserait jamais donner comme mandat à la littérature française de "réfléter l'identité française". Il est malheureux de penser qu'il en est autrement des littératures minoritaires, ou exiguës pour reprendre le terme de François Paré [auteur des *Littératures de l'exiguité*, en 1992, Ndlr].* » Le français est le ciment qui unit les Franco-Ontariens, « *la base essentielle à tous les échanges interculturels et au dialogue* ». De cette langue est née une littérature riche, profonde et diversifiée qui dépasse les considérations ethniques et culturelles. Son corpus, aussi populaire qu'exigeant, balaie tous les genres littéraires, de la science-fiction à la bande dessinée en passant par le roman postmoderne, le théâtre de l'absurde ou la poésie surréaliste. « *Nos œuvres abordent toutes les thématiques imaginables, comme le confie encore la directrice du CRCCF. Certaines touchent à des questions qui préoccupent la communauté, comme la fragilité du fait français, mais la plupart abordent des questions universelles.* »

Résister par la poésie

Mais quand plane une menace qui risque d'ébranler les piliers culturels de la francophonie, les écrivains font masse pour défendre leur identité et sa survie. En novembre 2018, Doug Ford, le Premier ministre de l'Ontario et chef du Parti progressiste-conservateur de la province, a dissous le Commissariat aux services en français, l'institution garantissant les droits des citoyens à des services en français. Il a aussi renié son soutien au lancement de l'Université de l'Ontario français, considérée comme un atout important pour préserver et valoriser la langue et la culture franco-ontarienne (voir aussi *FDM* n° 3, p. 34, avec le témoignage de l'ancienne députée Amanda Simard).

De tout l'Ontario, les poètes ont lancé un cri du cœur. En quelques jours, ils montent au front et les vers deviennent des flèches d'indignation. « *C'est du silence qu'émerge la parole / C'est de cette parole que jaillit l'écho / Avec tout le respect que je ne vous dois pas, monsieur / Je vous prie d'agrérer ma reconnaissance / Envers un geste qui n'aura que souligné votre ignorance / Le silence est le meilleur prétexte pour se dire. / Merci de contribuer à notre visibilité* » proteste ainsi Andrée Lacelle, le 27 novembre 2018, dans un « poème ripaillé » qu'il intitule « *Dire la lumière de notre colère* ».

La première mèche d'un recueil détonant, *Poèmes de la résistance*, lancé quelques mois plus tard lors du Salon du livre de la ville de Hearst et publié, bien sûr, aux éditions Pris de parole. Trente-sept poètes y témoignent de la ferveur et de la solidarité de cette communauté littéraire à la langue enflammée et aux paroles fiévreuses qui compte bien se faire entendre et ne pas se rendre. « *Je ne lis pas le français / Je n'écoute pas le français / Je n'écris pas le français / Je ne parle pas le français / Je n'étudie pas le français / Je n'utilise pas le français / Je vis le français, comme beaucoup de francophiles / Le fait de nous en priver est donc plus qu'un linguicide : c'est un meurtre* », clamé encore André Lacelle, qui préface ces si bien nommés *Poèmes de la résistance*. ■

LECTURE ET PÉDAGOGIE FRANCO-ONTARIENNES



Une cinquantaine d'écrivains ontariens se mobilisent pour alimenter en continu et en activités un site Internet, « Lire en Ontario », destiné aux élèves et aux enseignants. Et ce depuis sa mise en ligne, le 7 novembre 2018. L'initiative est l'œuvre conjointe du Regroupement des éditeurs franco-canadiens (REFC) et de l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français (AAOF) et vise à relier l'univers littéraire franco-ontarien au milieu scolaire. Avec pour objectif de donner le goût de lire aux élèves, de les amener à explorer leur imaginaire et de les aider à réaliser leurs productions littéraires.

À cet effet, trois formes d'ateliers sont proposées. L'**atelier de lecture** invite un écrivain à présenter son œuvre en classe et à répondre aux questions des élèves. L'**atelier auteur** remplit la fonction d'atelier d'écriture. « *La démarche de l'auteur est de démystifier l'art d'écrire un texte littéraire... Le but est de faire exploiter l'imaginaire des élèves et de les outiller pour donner un ancrage à cet imaginaire, de dépasser les clichés pour apprendre aux jeunes à s'exprimer et s'affirmer en toute originalité dans la création d'un texte* », lit-on dans la présentation du site. Enfin, l'**atelier projet littéraire** invite à un travail à long terme pour créer une œuvre.

Outre les ateliers, le site propose une collection de **fiches pédagogiques**, produites par le REFC et téléchargeables gratuitement. Elles sont réalisées à partir d'une cinquantaine de livres jeunesse destinés à des élèves des niveaux élémentaire (de 4 à 10 ans) et secondaire (de 11 à 17 ans). Ces fiches proposent une piste de lecture en trois temps : **la prélecture** permet de mettre les élèves dans le contexte de l'œuvre et de les amener à découvrir la thématique dans sa globalité. **La lecture** consiste ensuite à repérer le vocabulaire utilisé et à analyser les styles littéraires employés et la construction de l'intrigue avec ses personnages. Enfin, **après la lecture** vise à une mise en action de l'élève en l'encourageant à écrire en s'inspirant de l'œuvre exploitée. Pour les plus jeunes, on propose un jeu de rôle où les élèves sont appelés à se mettre dans la peau de certains personnages et à créer un nouveau tournant à l'histoire. Selon les organisateurs, ces fiches pédagogiques mettent l'accent sur la construction identitaire des élèves, ce qu'ils décrivent comme « *la connaissance et l'estime de soi, le développement de l'identité individuelle, de l'appartenance à la collectivité et des référents culturels francophones, tout en développant chez les élèves la pensée critique et la capacité de s'exprimer à l'oral, à l'écrit ou par les arts* ». ■ H. H.

Pour en savoir plus : <https://lireenontario.ca/>

POUR NE JAMAIS OUBLIER

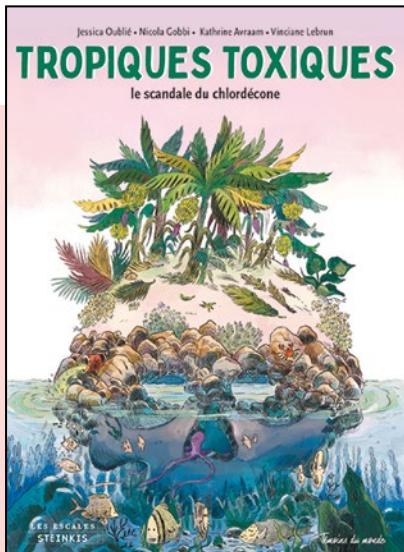
Avec *Peyi an nou*, en 2018, Jessica Oublié avait déjà choisi la bande dessinée afin de traquer les coulisses du Bureau pour les migrations dans les départements d'outre-mer (Bumidom), cet appareillage administratif chargé d'assurer la venue de travailleurs guadeloupéens, martiniquais, guyanais et réunionnais vers la métropole, dans les années 1960 (voir *FDLM 416*, p. 64-66). Un livre qui appréhendait cette part de l'histoire des territoires ultramarins par le biais de témoignages familiaux ; une approche politique et historique à hauteur d'humains afin de « *réinscrire le passé dans notre présent* ».

Avec *Tropiques toxiques*, Jessica Oublié et ses trois complices, après un long travail d'enquête minutieuse, adoptent le même principe en dénonçant cette fois ce qui donne le sous-titre à leur livre, « *le scandale du chlordécone* ». Pendant plus de vingt ans, de 1972 à 1993, un pesticide hautement毒ique, dont le nom pourrait prêter

à sourire s'il ne constituait l'un des plus grands scandales sanitaires de ces dernières années, a été utilisé sans ménagement dans la culture de la banane, « *l'un des fleurons de l'économie des Antilles* ». Une molécule qui a, de façon plus ou moins forte, atteint une large partie de la population (par proximité avec le produit ou par consommation de produits contaminés), pollué l'écosystème et affecté durablement l'environnement.

Née à Paris d'un père martiniquais et d'une mère guadeloupéenne, Jessica Oublié signe le scénario de cette bande dessinée, efficace et très documentée, qui, par ce biais, pourra sans doute toucher un autre public afin de faire connaître, dénoncer et tenter de rendre justice. ■ **Bernard Magnier**

Jessica Oublié (scénario), Nicola Gobbi (dessin), Kathrine Avraam (couleur), Vinciane Lebrun (photographie), *Tropiques toxiques*, Steinkis-Les Escales



© Vinciane Lebrun

LE NOIR ET (TRÈS) BLANC DE HOLLYWOOD

À moins d'être un cinéphile très averti, le nom de Maximus Ohanzee Wildhorse ou de son pseudonyme Maximus Wyld est demeuré absent de nos mémoires. Et ce n'est pas un hasard tant certains ont tout fait pour qu'il en soit ainsi dans le Hollywood, en noir et très blanc, des années d'après la Seconde Guerre mondiale.

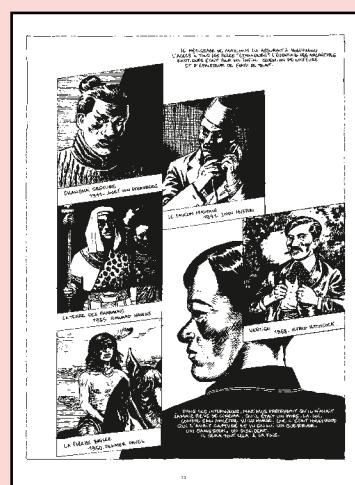
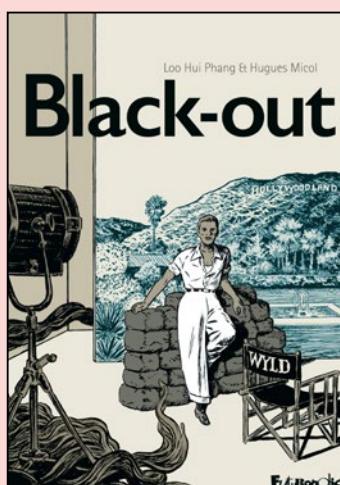
Métis, il est un des pionniers parmi les acteurs « de couleur » dans le cinéma des années 1940 et 1950. De toutes les couleurs même puisque, dans la vision approximative de ses employeurs, il peut être indifféremment chef indien, révolutionnaire mexicain, gangster turc, séducteur asiatique et, bien sûr, esclave dans les plantations ou employé soumis. Une position et des rôles qui lui valent de figurer au générique des films de Josef von Sternberg, John Ford, John Huston ou Alfred Hitchcock, de côtoyer les stars de l'époque, Cary Grant qui le révèle ou John Wayne, d'être l'amant de Lana Turner, Ava Gardner ou Rita Hayworth, ou d'être

reçu par Louis B. Mayer de la Metro Goldwyn du même nom... Tout cela jusqu'à ce que le jeune et bel acteur refuse certains rôles et soit soupçonné de sympathies communistes par les commissions du FBI et le maccarthysme ambiant. Dès lors, il sera

banni, ostracisé. Black... listé, en somme, ou mis sous l'éteignoir comme le suggère le titre.

Loo Hui Phang conte la destinée, aussi exceptionnelle et douloureuse qu'imaginaire et révélatrice, de ce personnage dans une bande dessinée illustrée par le talent graphique d'Hugues Micol. Une visite guidée très documentée et plaisante à découvrir des

tristes coulisses d'Hollywood, une sorte de miroir grand écran de l'histoire des États-Unis d'Amérique. ■ **B. M.**



Loo Hui Phang (texte) et Hugues Micol (dessin), *Black-out*, Futuropolis



© nadia nakhle

OSCAR BEN BARRY BULLE D'ESPOIR

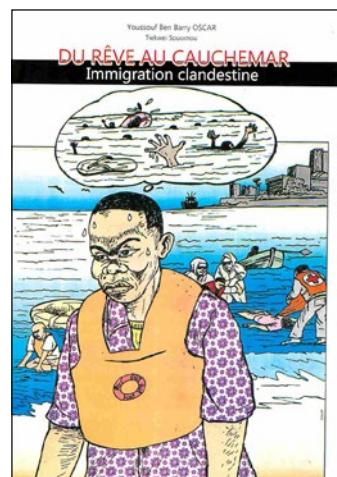
Oscar Ben Barry ne cesse de le répéter, comme un mantra : « *Le dessin, je ne l'ai pas choisi mais c'est lui qui m'a choisi.* » Un choix heureux puisque cet ancien biochimiste guinéen,

devenu dessinateur et caricaturiste, a remporté le Prix panafricain de la bande dessinée 2020. C'est la première fois qu'un dessinateur de cette nationalité reçoit cette distinction.

Pionnier de la bande dessinée en Guinée et directeur de la publication du journal satirique *Bingo*, le lauréat se dit aujourd'hui « particulièrement honoré d'avoir été distingué par une organisation internationale qui décerne des prix pour encourager les talents africains ». Auteur prolifique, Oscar Ben Barry a entre autres créé *Les Aventures d'oncle Samba*, une bande dessinée sur « la vie sociale en Guinée ». Celle-ci met en scène le quotidien d'un homme qui se débrouille avec les moyens du bord pour nourrir sa famille. Toutefois, s'il dépeint avec humour la vie du Guinéen « lambda » dont les difficultés font écho à celles de milliers de ses compatriotes, Ben Barry s'intéresse également à des sujets d'actualité aux facettes plus sombres. Il a ainsi dénoncé les dangers de la migration clandestine dans un album intitulé *Du rêve au cauchemar* et illustré des affiches pour sensibiliser la population

guinéenne à la crise sanitaire de la Covid-19.

Mais par-dessus tout, Oscar Ben Barry veut militer pour valoriser son art sur le continent et le hisser au niveau international. Il a ainsi créé en 2011 le festival Bulle d'encre, qui a connu sa 6^e édition début 2020 et qui organise chaque année un concours national dans les écoles afin de détecter et de former les talents de demain. Depuis, l'association compte à son actif plus de 15 jeunes qui sont devenus dessinateurs professionnels. Oscar Ben Barry peut être tranquille : la relève est assurée. ■ Coumba Diop



▲ Affiche du dernier festival Bulles d'encre créé par Oscar Ben Barry, coauteur de la BD *Du rêve au cauchemar* avec Tiekwei Souomou.



VOL D'ENFANCE

Sur la première page, blanc cassé tramé de fleurs, le dessin en noir et blanc d'une petite fille tenant la ficelle de son cerf-volant rouge... Plus loin, la même scène et la même seule trace de couleur sur l'image, dans un décor urbain surmonté de fils électriques et d'oiseaux... Plus loin encore, la page s'est obscurcie, et c'est au milieu d'une forêt angoissante qu'évolue la petite fille... « *Adieu mon pays, adieu les maisons, adieu mes amis, adieu les arbres* »... L'essentiel est dit et dessiné. Tout le livre aura la même facture, épurée, élégante, aussi percutante que poétique. Pour son premier roman graphique, Nadia Nakhlé frappe juste. Elle nous conte la destinée d'Amel, 12 ans, qui, pour fuir son pays en guerre, devient Nadia, 16 ans, et emprunte le douloureux chemin d'exil. Dans son périple, qui la mènera à Paris, elle croise Bacem,

un déserteur, musicien, joueur de oud, emporté comme elle par un même destin. Elle croise avant tout et surtout le monde des oiseaux (une huppe tient un rôle essentiel), de la poésie et de la musique. Citations, poèmes et musique jalonnent les pages de ce livre qui, tel une fable, évoque avec beauté quelques laideurs du monde. L'autrice, franco-libanaise, inspirée par un conte persan, y suggère un possible salut par l'art. Ce qui explique sans doute qu'elle a également choisi de décliner ce roman graphique en concert dessiné et en film d'animation. « *Nous souffrons d'un mal incurable qui s'appelle l'espoir* », rappelle-t-elle en exergue en citant le poète palestinien Mahmoud Darwish. ■ B. M.



© Delcourt

Nadia Nakhlé, *Les Oiseaux ne se retournent pas*, Delcourt-Mirages

UNE CONFLUENCE DE COULEURS AFRICAINES



Tout ce qui nous entoure n'est autre que la couleur. On est soi-même couleur. La couleur c'est la vie. Vive la couleur pour ne pas dire la peinture !

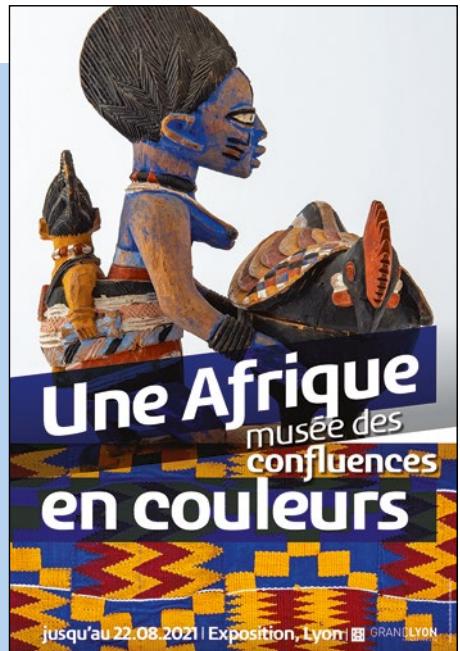
Cette citation du peintre congolais Chéri Samba pourrait résumer à elle seule l'essence de l'exposition « Une Afrique en couleurs ». Organisée par le musée des Confluences de Lyon, celle-ci propose une immersion dans une Afrique où la couleur est reine. Oubliez les sculptures patinées et ancestrales exposées le plus souvent dans les musées, ici, les couleurs vives s'affichent sans complexe ! S'affranchissant de la monochromie, 120 objets, marionnettes, statues, coiffes, masques, costumes... issus pour la plupart de pièces rassemblées par les collectionneurs lyonnais Denise et Michel Meynet déclinent à l'infini l'éclat de leurs coloris.

L'exposition réhabilite en effet l'utilisation de la couleur dans les objets, sacrés ou non. Car durant des décennies, la plupart des œuvres africaines visibles en Occident ont été noires ou noircies, dépouillées à dessein de leurs tons vifs. Pigments effacés, accessoires et vêtements ornant les statues retirés : tout ce qui pouvait gêner la perception de leurs volumes devait disparaître afin de mieux souligner leurs qualités sculpturales. Pourtant, comme le rappelle Manuel Valentin, commissaire de l'exposition : « Les couleurs sont un élément déterminant de la pensée esthétique africaine. » En effet, le pigment a toujours été un élément de réflexion de l'art africain, des peintures rupestres jusqu'aux œuvres contemporaines. Et c'est ce nouvel éclairage que compte apporter l'exposition, abordant tout autant la fabrication, la signification et l'utilisation des couleurs en Afrique.

Ainsi, si la couleur est avant tout utilisée pour créer un impact visuel sur les personnes et l'environnement, elle constitue également un véritable langage dès lors qu'on en possède les clés. La bouche des masques funéraires gabonais okuyis est consti-

tuée d'un rouge intense marquant le silence de l'esprit. Le blanc, quant à lui, leur donne une dimension surnaturelle, les sculpteurs ne cherchant pas à reproduire fidèlement les teintes de la peau. Il en va de même pour les tissus, véritables marqueurs sociaux, dont la large gamme de couleurs repose sur d'anciens procédés de teinture. Mais la couleur n'a pas qu'un sens spirituel ou esthétique. Elle peut également devenir acte politique, comme lorsqu'elle s'incarna à partir de la fin des années 1950 dans les nouveaux drapeaux des États africains indépendants. À l'époque, la plupart des pays d'Afrique occidentale adoptèrent les couleurs dites « panafricaines », rouge-vert-jaune, elles-mêmes inspirées du drapeau de l'Éthiopie, seul pays du continent n'ayant jamais accepté la domination coloniale et, à ce titre, symbole d'indépendance. Au fil des ans, ces couleurs nationales se sont répandues, entre autres à travers les productions artisanales et artistiques. « Longtemps, les arts du continent africain ont été noirs. Man Ray, Picasso ou Leiris les ont admirés comme des "fétiches", pour leur plastique, leur puissance graphique mais jamais pour leurs couleurs », souligne Hélène Lafont-Couturier, directrice du musée des Confluences. Image ô combien trompeuse. C'est donc l'histoire d'une méprise que nous raconte l'exposition « Une Afrique en couleurs ». Et sa chatoyante reconnaissance. ■

Coumba Diop



1. Masque de danse okuyi, première moitié du xx^e siècle, Gabon, région de Tchibanga, culture eshira ou pounou, en bois peint.

© Olivier Garcin - musée des Confluences

2. Étoffe masculine, kente, xx^e siècle, Ghana, ville de Kumasi, culture ashanti, rayonne. © Olivier Garcin - musée des Confluences

3. Masque de danse, seconde moitié du xx^e siècle, Nigeria, culture ibo, bois, peinture acrylique. © Pierre Verrier



SCULPTURE

ÉCLATANTE MÉMOIRE

Depuis le 21 octobre dernier, Paris offre aux regards des passants privés de musées et de lieux de culture un surprenant cadeau. Sur les deux socles vides encadrant le prestigieux escalier du Grand Palais, qui donne sur les Champs-Élysées, le sculpteur congolais Sammy Baloji a installé une double création d'une étonnante beauté plastique et d'une intense puissance symbolique : *Johari-Brass Band*. Ces deux immenses instruments à vent, en cuivre étincelant gravé de scarifications et enfermés chacun dans une cage métallique éveillent une série d'échos sensibles qui relient le lieu, l'œuvre et la mémoire. Sammy Baloji, photographe et plasticien né en 1978 à Lubumbashi, en République démocratique du Congo, vit actuellement entre Bruxelles et sa ville natale. Révélé lors des Rencontres photographiques de Bamako en 2007, il expose depuis dans le monde entier, notamment à la Biennale de Venise en 2015 et à la documenta de Cassel en 2017, passant de la photographie aux installations.

Invité par le président de la Réunion des musées nationaux, Chris Dercon, dans le cadre de la saison Africa 2020 en France, Baloji a pris l'Histoire à bras-le-corps, celle de son peuple, celle de l'Afrique et celle



Sammy Baloji

© Sophie Nyffen

de la colonisation. *Johari-Brass Band* est composé d'un sousaphone et d'un cor d'harmonie (photo), deux instruments utilisés par la fanfare du corps expéditionnaire français en Louisiane, abandonnés lors de la vente de la province aux États-Unis en 1803 et récupérés par les esclaves noirs pour leur musique qui deviendra le jazz. Le cuivre scarifié dont ils sont faits et les cages métalliques qui les ferment évoquent les terribles mines de la Gécamines, société d'exploitation des minerais du Congo créée à la période coloniale belge, où tant de Congolais sont morts des travaux forcés.

Mais le coup de maître de l'artiste, c'est d'avoir imaginé cette œuvre pour orner le Grand Palais, monumental bâtiment parisien construit par l'architecte Charles Girault pour l'Exposition universelle de 1900, célébration conjuguée de la puissance industrielle et de la colonisation. Monument qui provoqua l'admiration du roi Léopold II de Belgique, infernal « propriétaire » du Congo belge, qui demanda à Girault de lui en édifier une copie à Tervuren, à côté de Bruxelles, qui devint un musée pour les œuvres d'art africain pillées durant la période coloniale. Esclavage, colonisation, exploitation, pillage : la mémoire de la violence résonne avec éclat dans l'œuvre magistrale de Sammy Baloji. ■

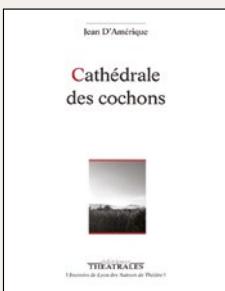
Odile Gandon

© Didier Plowy pour la RNM - GrandPalais



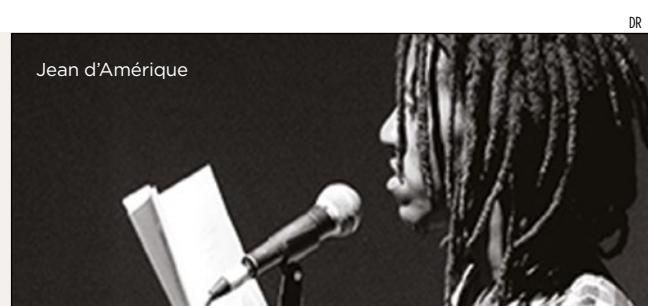
THÉÂTRE

AMI, ENTENDS-TU ?



Au rang des accusés de poésie, voici Jean d'Amérique. Né à Port-au-Prince en 1994, son principal crime est d'être amoureux de la mauvaise ville. La capitale haïtienne est une amante capricieuse, lui conter fleurette exige de payer un tribut de tresses coupées, de dépouilles décomptées et de crachats... Mais peu importe. Pour ériger sa ville en *Cathédrale des cochons*, le jeune poète et dramaturge est prêt à donner de la voix.

Imaginez un homme enfermé depuis des mois dans le silence d'une prison et dont la langue se dénoue. Pour dire la pauvreté et la misère de cette ville où les mots se perdent sous les coups du sort et des policiers. Pour en appeler à la révolte et au tribunal de la beauté, puisque Jean d'Amérique le sait, la poésie sauvera le monde (ainsi se nommait l'édition 2019 du festival



Jean d'Amérique

international Trans Poétique domicilié à Port-au-Prince et dont il est le directeur artistique).

Lauréat du prix Jean-Jacques Lerrant en 2020, cet amoureux n'en est pas à ses premiers poèmes, et ses précédents recueils, comme *Nul chemin dans la peau que saignante étreinte* (2017), font déjà de lui une figure majeure du renouveau littéraire de son pays. Se passant de rimes et de ponctuation, *Cathédrale des cochons* est un poème dramatique où chaque mot est une larme portée au poing, tranchante à souhait. À lire à voix haute pour faire trembler les murs. Et qu'à travers ce chant qui déraille s'entendent les cris sourds du pays qu'on enchaîne. ■ Chloé Larmet

FISTON MWANZA MUJILA LE MÉCANO DE LA LANGUE

Professeur de littérature africaine francophone et de cinéma à Graz, en Autriche, poète, dramaturge et romancier qui tire aussi son inspiration de la musique, l'auteur congolais de *Tram 83* et du récent *La Danse du vilain* trafique et entremêle sans relâche les arts et les parlers.

© Kleine Zeitung GmbH & Co - Jürgen Flodis



Fiston Mwanza Mujila est poète, musicien et mécano. Tout à la fois. Entendez mécanicien à la congolaise : pas de spécialisation, l'important est de savoir toujours « inventer et recycler », même (et surtout) quand les pièces viennent à manquer. « Quand j'écris, nous explique-t-il, j'ai toujours l'impression de devoir réparer. Réparer la langue, réparer un imaginaire, réparer mon propre rapport à la colonisation. Et réparer ça signifie prendre le risque, ne pas savoir où aller. » De la République démocratique du Congo à l'Autriche en passant par la France et la Belgique, Fiston Mwanza Mujila a ses mots bien huilés à portée d'écriture et ses notes de jazz dans l'oreille. Il est paré. Premier raccommodage : la lecture « pour fuir l'absence de ses parents », raconte-t-il. À Lubumbashi, où il naît en 1981, l'enseignement privé catholique coûte cher mais c'est le seul qui garantisse un accès à la culture, un point non négociable dans la famille. Alors les parents travaillent beaucoup, et le jeune Fiston, entouré de ses frères et sœurs, lit en les attendant – « ma mère faisait des trous dans le budget pour nous offrir des livres ». Rapidement, la réparation prend de l'ampleur et la lecture se double de l'écriture. D'abord « des broutilles, juste pour [s]exprimer », le temps que la conscience s'affirme et, à seulement 17 ans, voilà Fiston poète. Reste qu'à Lubumbashi, écrire n'est pas un travail. « Je viens d'une ville entièrement axée sur la question de la mine avec une forte culture du travail manuel, rappelle-t-il. L'art, c'est pour le week-end, en loisir. » En 2007, une

bourse d'écriture lui permet de quitter la RDC pour la Belgique – l'objectif est clair : trouver le moyen de s'y installer. De bourses en résidences, Fiston visite l'Allemagne, vit entre Paris et Bruxelles avant d'atterrir en Autriche, où il affûte de nouveaux outils à coups de scènes musicales.

L'art de l'exil linguistique

Car c'est avec la musique que Fiston Mwanza Mujila forge son écriture et son allemand. « Quand je suis arrivé en Autriche, je ne pouvais pas faire de lecture parce que mon niveau d'allemand n'était pas assez confortable, nous dit-il. J'ai pensé : pourquoi pas jouer avec des musiciens ? » Sur les scènes de jazz, il parfait sa prononciation et se crée une langue aux mots bien mâchés : le rythme s'y emballle parfois le temps d'un solo et les expressions en lingala et en swahili de son enfance se mêlent au sifflet du jazz sud-congolais et à des chants populaires. Avec une « parole embrigadée par la situation d'exil linguistique, j'ai dû trouver un moyen. Ce moyen est devenu un art, un métier », dit celui qui a reçu l'or aux Jeux de la Francophonie de Beyrouth pour sa nouvelle « La Nuit », en 2009.

L'allemand devient la langue du quotidien pour enseigner la littérature et le cinéma francophone à l'Université de Graz et pour écrire, bien sûr. Commence alors une double carrière : l'une dans la langue où il vit et l'autre en français. À chaque langue ses influences littéraires : le Groupe 47 pour l'allemand et côté français Rimbaud, Zola, Breton pour les classiques et Sony Labou Tansi pour le modèle de liberté (en y ôtant la violence faite à la langue française, question de génération). À chaque pays sa forme littéraire de prédilection : la poésie pour la Belgique (notamment *Soleil privé de mazout*), le théâtre pour l'Allemagne (*Le Jardin des délices* et *Après les Alpes* sont programmées cette saison à Berlin et à Vienne) et le roman pour la France, avec le très remarqué *Tram 83* en 2014 et *La Danse du vilain*, sorti à l'automne dernier. Un engrangement langagier qui exige pour rester en mouvement de s'exercer : « Je ne pratique pas le français au quotidien alors pour garder la langue fraîche, intacte, j'écris chaque jour. Un ou deux poèmes. Et je note dans des carnets des mots que j'entends ou qui me passent par la tête. Ça permet de ne pas les perdre. » Jouant au fil de ses écrits avec une mécanique fluide des langues, Fiston Mwanza Mujila invente sa propre généalogie et en colmate les fissures. Et ce poète-mécano-musicien de conclure : « je suis ma propre francophonie ! » ■

MOBILITÉ ET INCLUSION FAIRE BOUGER LA FRANCOPHONIE

DOSSIER RÉALISÉ PAR INÈS OUESLATI

En ces temps de crise sanitaire, la situation des femmes est mise à mal dans de nombreux pays, notamment en Afrique. Travaillant souvent dans le secteur informel, elles n'ont aucune garantie de stabilité financière. Inévitablement, ces difficultés se répercutent à la fois dans le contexte familial, où leur position de pilier du foyer est menacée, et dans le tissu social, où elles se retrouvent fragilisées. C'est dans ce cadre qu'a été créé le fonds de l'Organisation internationale de la Francophonie intitulé La Francophonie avec Elles, qui vient au soutien des femmes durement impactées par la pandémie, et auquel chaque citoyen peut apporter son écot.

Autre création en faveur des femmes et plus précisément de l'égalité : la plateforme collaborative RELIEFH, mise en place par

l'OIF pour donner accès à des ressources éducatives libres et un ensemble de bonnes pratiques en la matière.

Car en cette période troublée, l'éducation est une autre valeur refuge qu'il est crucial de ne pas négliger. Il faut prendre la mesure des enjeux de l'enseignement pour désenclaver des régions isolées et illuminer les esprits, pour transmettre le savoir à ceux qui y ont le moins accès, faute de moyens. C'est le but du programme de mobilité des enseignants qui a débuté au Rwanda et devrait s'étendre à tout l'espace francophone.

Autant de ressources humaines, matérielles et éducatives en faveur de la jeunesse, et notamment des femmes et des filles. Autant de projets qui, par leur vision humaniste, par les valeurs inclusives et collaboratives qu'ils portent, font plus que jamais bouger la francophonie. ■



© Salifou Coulibaly



© DixonZYeyu - OIF



© Clément Tardif - OIF

P. 10-11

Éducation

P. 12-13

Témoignages

P. 14-15

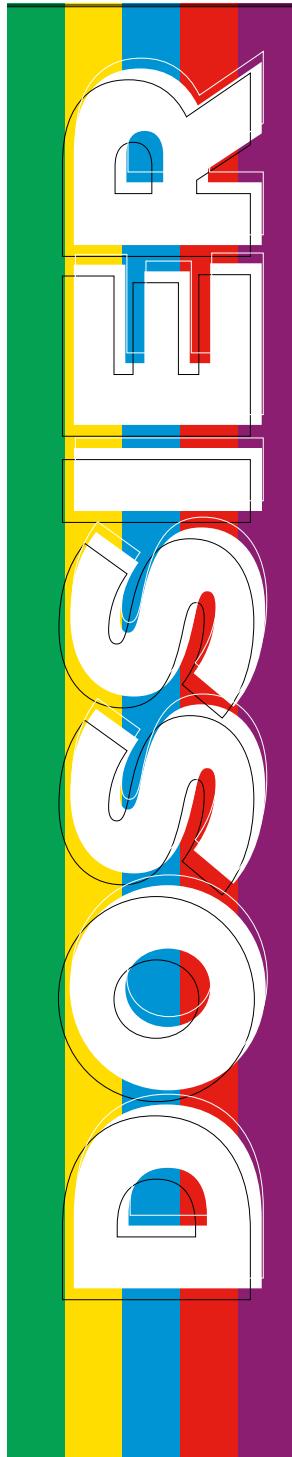
Initiative

P. 16

Focus

P. 17

Innovation



LA MOBILITÉ DES ENSEIGNANTS AU PROFIT DE L'APPRENTISSAGE DU FRANÇAIS

Grâce à son projet de mobilité des enseignants de français, l'Organisation internationale de la Francophonie entend consolider l'apprentissage de la langue française dans ses différents pays membres. Retour sur un lancement qui constitue un point de départ pour un déploiement efficace des enseignants-formateurs de français dans tout l'espace francophone.

C'est en octobre 2020, au Rwanda, qu'a été présenté le projet de mobilité des enseignants de français. Lancé par l'Organisation internationale de la Francophonie, il vise à constituer un réseau d'enseignants-formateurs disposés à échanger sur leurs expériences pédagogiques et pratiques et à répondre aux besoins éducatifs dans l'ensemble de l'espace francophone en vue de renforcer l'apprentissage de la langue française dans le monde.

Un projet inédit

Pour ce lancement, un appel à candidatures a été lancé par l'OIF, en collaboration avec l'Office rwandais pour l'éducation. 25 enseignants ont ainsi été retenus sur un total de 1 300 candidats. Tous les enseignants et enseignantes de l'espace francophone pouvant se porter candidat(e)s pour une expérience d'une année, renouvelable une fois. « *Ce projet est inédit dans l'histoire de la Francophonie, et emblématique de la diversité promue par l'OIF*, souligne Iyade Khalaf, chef de projet sur la mobilité des enseignants à la Direction langue française et diversité des cultures francophones de l'Organisation. *Les 25 professeurs de français accueillis au Rwanda en octobre dernier, provenant de douze pays membres de la Francophonie, ont pris leurs fonctions dans des écoles primaires et secondaires dans tout le pays.* » Les douze nationalités des enseignants retenus illustrent bien la diversité de l'espace francophone : Bénin, Burkina Faso, Burundi, Cameroun, Côte d'Ivoire, France, Gabon, Guinée, Mali, République démocratique du Congo, Sénégal et Togo (voir aussi les témoignages p. 12-13).

Ce projet permettra de rendre plus performant l'apprentissage de la langue française dans les établissements scolaires ciblés, en renforçant numériquement le personnel enseignant et en consolidant les efforts des professeurs par le biais de formations et d'encadrement de leurs nouveaux collègues.

Un accord-cadre a été signé entre l'OIF et le ministère rwandais de



▲ Enseignante du projet, la Sénégalaise Thereze Diouf en cours de français dans une école TTC (Teacher Training Center) du Rwanda, école secondaire ayant vocation à former de futurs enseignants. © Maty NGOM

l'Éducation pour organiser les modalités de ce projet et en assurer l'efficience optimale dans la durée. Ainsi, les élèves du Rwanda bénéficieront de cet appui à l'apprentissage de la langue française selon un plan national mis en place en synchronisation avec une stratégie globale pour l'éducation.

La place de l'enseignement du français

La langue française est la langue d'enseignement de 36 États et gouvernements dans le monde. Mais son apprentissage demeure inégal d'un pays à l'autre compte tenu de disparités multiples. Parmi ces obstacles à la performance, la pénurie d'enseignants qualifiés, et ce dès la primaire, en est un des plus importants. Selon les statistiques de l'Unesco en Afrique subsaharienne, sept pays sur dix sont pénalisés par le manque d'effectif : un besoin croissant qui engendre la baisse du niveau scolaire et la détérioration des apprentissages.



▲ Atelier de préparation suivi par les enseignants volontaires à leur arrivée à Kigali et animé par un formateur du pays sur les contextes d'enseignement/apprentissage du français au Rwanda.

Mais comme le montre ELAN (École et langues nationales en Afrique), programme phare de l’Institut de la Francophonie pour l’éducation et la formation (IFEF), le français, introduit comme deuxième langue après la langue nationale, peut être un vecteur de réussite dans le parcours scolaire de l’élève. Elle peut, au contraire, constituer un facteur d’échec et d’impossibilité à poursuivre des études si les notions de base ne sont pas maîtrisées, faute d’un enseignement de qualité. Comme le souligne l’Observatoire de la langue française, « *la formation et la professionnalisation des enseignants, à travers le renforcement des compétences linguistiques, langagières professionnelles ou encore didactiques sont donc déterminantes pour répondre qualitativement aux besoins massifs de formation de demain.* »

La mobilité comme solution

C’est dans ce cadre que le projet de mobilité des enseignants prend tout son sens. Malgré un système éducatif global en crise dans plusieurs pays membres de la Francophonie, notamment ceux du Sud, il répond à un besoin clairement exprimé en faveur de la mise en place de stratégies de formation et d’apprentissage efficientes et ambitieuses. Ce projet vise ainsi à accompagner les établissements scolaires d’un pays donné dans le domaine de l’enseignement et de l’apprentissage du français, d’une part en palliant un manque ponctuel de professeur(e)s qualifié(e)s de et en français au sein de son système éducatif, et d’autre part en renforçant les compétences professionnelles des enseignant(e)s en exercice dans le pays. Un réseau des professeurs du primaire et du secondaire et de formateurs pourra grâce à ce programme être déployé dans les pays en demande, soit en raison d’un manque ponctuel de personnels qualifiés, soit par volonté de renforcer les compétences professionnelles de ceux en exercice. En 2021, avant le prochain Sommet de la Francophonie qui se tiendra en fin d’année à Djerba, en Tunisie, ce projet de mobilité des enseignants devrait s’ouvrir à deux autres pays membres, le Ghana et la Guinée-Conakry. ■

LES MARGARET Junior

TECHNOLOGIE : LES ENTREPRENEUSES EN HERBE ONT LEUR CONCOURS

Avis aux graines d’inventrices : la JFD (Journée de la femme digitale) leur ouvre ses portes ! En lançant la version junior du prix Les Margaret, créé en 2013 pour récompenser la créativité, l’innovation et l’audace des « femmes digitales », la JFD veut faire naître d’autres vocations chez les plus jeunes et les inciter à choisir les carrières de la Tech.

Sa cible ? Les fillettes et adolescentes européennes et africaines de 7 à 18 ans aux idées innovantes. C’est le 8 mars que les heureuses élues reçoivent le prix Margaret Junior. Une distinction qui tire son nom de l’ingénierie américaine Margaret Hamilton, qui, en développant les logiciels embarqués du programme spatial Apollo de la Nasa, a permis d’envoyer le premier homme sur la Lune. Les candidates au titre devront présenter un projet de start-up ou un prototype qu’elles auront réalisé.

Nul besoin toutefois d’être à l’initiative d’un projet aussi sophistiqué que celui de Hamilton ! Il leur est simplement demandé d’être l’autrice d’un concept innovant qui répond à un enjeu sociétal (environnement, énergie, transition écologie, santé...), d’une application, d’un jeu, d’un programme ou d’un produit développé grâce à l’application d’une technologie. C’est parce qu’elle estimait urgent de sensibiliser les petites filles et les adolescentes aux métiers de la Tech que La Journée de la femme digitale a créé ce prix. Car avec seulement 30 % de salariées dans le secteur numérique et 15 % de femmes dans l’intelligence artificielle, celles-ci sont sous-représentées. Grâce à ce concours qui ambitionne avant tout de démystifier les filières technologiques, l’appel est donc lancé à toutes les jeunes créatives qui osent et innoveront pour un monde meilleur ! ■ Coumba Diop

POUR EN SAVOIR PLUS : <https://joinjfd.com>



▲ Les élèves de Magic Makers à la JFD 2019 sous le thème : « Elles changent le monde ». ■

MIEUX BOUGER POUR MIEUX ENSEIGNER

Vingt-cinq professeurs incarnent le projet de mobilité des enseignants de français lancé par l'Organisation internationale de la Francophonie. Sélectionnés parmi 1 300 candidats, ils participent à la diffusion de la langue française au niveau scolaire dans 22 établissements du Rwanda. Focus sur deux de ces expériences.

« DES CONNAISSANCES QUE JE N'AURAIS JAMAIS IMAGINÉ ACQUÉRIR »



Je m'appelle **Cynthia Mabondo**, j'ai 31 ans et je suis burundaise. Je suis professeure de français au Teacher Training Center (Institut de formation pédagogique) de Nyamata, et formatrice en technique d'enseignement du FLE au Rwanda, précisément dans la région Est de Bugesera. Je travaille au Rwanda en tant que professeure volontaire, dans le programme de mobilité des enseignants, mission

organisée et mise en œuvre par l'Organisation internationale de la Francophonie en collaboration avec le ministère de l'Éducation au Rwanda (REB : Rwanda Education Board).

J'ai candidaté à ce programme pour trois raisons. D'abord, mon cursus académique et mon expérience répondaient au profil recherché. Ensuite, le Rwanda est un pays qui me plaît énormément de par son histoire, son développement, et son ouverture au monde. Enfin, je voulais m'ouvrir à la diversité du monde francophone et aux connaissances qui y sont liées, et aller à la rencontre d'autres cultures qui font la richesse et la beauté de cette grande organisation qu'est la Francophonie.

J'ai postulé en ligne. Il y avait un formulaire à remplir où on joignait son CV, une lettre de motivation et une présentation professionnelle. Quelques jours plus tard, j'ai reçu un courriel m'informant que j'étais présélectionnée pour un entretien vidéo. Pendant l'entretien, j'ai pu parler de moi et de mon expérience professionnelle. Le jury était composé d'experts de l'OIF et du REB. À la suite de quoi j'ai reçu un autre courriel m'informant que j'étais définitivement sélectionnée. Ma joie était immense.

Je me suis alors rendue au Rwanda, et, après une formation intensive d'une semaine à Kigali, les autres enseignants sélectionnés et moi-même avons rejoint nos écoles à travers tout le pays. J'ai désormais des connaissances que je n'aurais jamais imaginé acquérir. J'ai la chance d'être entourée de collègues aux

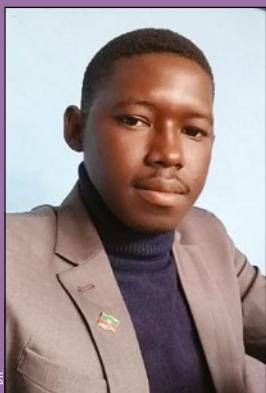
expériences époustouflantes. Je ne cesse d'apprendre grâce aux recherches que je fais pendant la préparation de mes leçons, toujours dans le but de rendre l'apprenant plus motivé à devenir un "bon francophone", quelqu'un ayant une bonne maîtrise de la langue française. Nous travaillons en étroite collaboration, et mes élèves sont satisfaits et réceptifs. Je leur fais découvrir la richesse du français, à travers diverses ressources pédagogiques, chansons, dialogues, pour améliorer leur vocabulaire et leur prononciation.

Je connais et mets en pratique de nouvelles astuces, de nouvelles méthodologies pour créer un environnement francophone à l'école. Ce métier qui me fait apprendre sans cesse, qui me permet de distribuer les connaissances aux élèves et d'échanger avec mes collègues m'apporte une joie immense. Et à la fin de cette mission, je serai une personne bien outillée en savoir-faire comme en savoir-être dans un pays autre que le mien.

Être enseignant de français au Rwanda est unique parce que ce pays est exceptionnel par son histoire, son développement, la beauté de ses paysages, l'unité de son peuple et la volonté des Rwandais d'apprendre de nouvelles choses. La Francophonie est une organisation riche de la diversité des cultures de ses pays membres. De là, mon vœu de la voir devenir encore plus forte et encore plus présente. ■



« CETTE MISSION EST POUR MOI UN TREMLIN »



Je m'appelle **Salifou Coulibaly**, j'ai 28 ans et je suis burkinabé. Je suis professeur de français et formateur à Mbuga, dans le sud du Rwanda. J'ai vu l'annonce de mobilité des enseignants sur la page Facebook de l'OIF et je n'ai pas hésité à candidater. D'abord, parce que le Rwanda est un pays qui me faisait rêver depuis longtemps pour l'immensité de sa culture, son kinyarwanda et son refus de l'ethnicisme.

Ensuite, car ce projet m'apparaissait comme la meilleure opportunité pour nouer des contacts directs avec l'environnement francophone dans son ensemble, partager mes connaissances avec d'autres collègues et surtout vivre de nouvelles expériences. J'étais désireux de mettre mes compétences au service de notre grand espace communautaire et culturel : la francophonie.

Cette mission est pour moi le lieu idéal pour mettre en valeur mes connaissances et mes capacités d'animateur acquises grâce à mon engagement dans des mouvements et des associations de jeunes dans les domaines des droits humains, de l'éducation et de la protection de l'environnement. Dans mon école d'affectation, j'ai en charge trois classes : mes apprenants ont entre 16 et 20 ans et doivent être formés pour enseigner à l'école primaire et à la maternelle. Ma mission au Rwanda consiste également à accompagner des collègues sur les thématiques liées aux techniques d'enseignement du FLE, au décloisonnement de l'enseignement-apprentissage du français et à la pédagogie d'approche par compétence. Je travaille donc avec trois autres écoles afin d'aider les enseignants à être plus productifs.

Cette mission est un tremplin pour moi. J'ai l'occasion de côtoyer d'autres professeurs venus d'horizons divers. Enseigner le français dans un pays qui utilise l'anglais comme langue d'enseignement est aussi une occasion pour m'améliorer dans cette langue afin de faciliter la communication avec certains collègues qui ne parlent que l'anglais et le kinyarwanda.

Au quotidien, je rencontre des personnes au marché ou dans le bus qui s'efforcent de converser avec moi en français ou qui me disent avoir étudié en français et sont nostalgique de cette

« J'ai en charge trois classes, mes apprenants ont entre 16 et 20 ans et doivent être formés pour enseigner à l'école primaire et à la maternelle »

langue. Je représente pour eux l'occasion de la parler et de se la remémorer, et je vois de la joie dans leur regard. Au niveau professionnel, je suis dans un environnement enthousiasmant. Depuis mon arrivée, le français est devenu la langue d'échange dans la salle des professeurs, et l'administration met tout en œuvre pour m'aider à l'implantation d'un espace francophone. Je travaille beaucoup à l'amélioration de l'expression en français de mes élèves. Nos séances d'activités sont conviviales et je recours au théâtre et au chant, notamment. Je suis conscient de l'immensité de la mission et de tout ce qui reste à faire, mais je reste confiant car l'équipe de pilotage du projet nous accompagne au quotidien. Quant à la francophonie, je la vois comme un grand village où les cultures s'entremêlent, avec bien sûr le français comme identité commune. Mon vœu est de voir une francophonie solidaire entre les différents peuples et surtout un espace où émergent des opportunités, des projets et des solutions pour les jeunes de cet espace. Nous sommes prêts pour y arriver ! ■



Au Rwanda, avec ses élèves dans un Teacher Training Center de province.

« Je connais et mets en pratique de nouvelles astuces, de nouvelles méthodologies pour créer un environnement francophone à l'école. Ce métier qui me fait apprendre sans cesse, qui me permet de distribuer les connaissances aux élèves et d'échanger avec mes collègues m'apporte une joie immense. Et à la fin de cette mission, je serai une personne bien outillée en savoir-faire comme en savoir-être dans un pays autre que le mien. »
(Cynthia Mabondo)

FEMMES FRANCOPHONES FEMMES RÉSILIENTES

La pandémie a plongé dans la précarité et la vulnérabilité de nombreuses personnes dans le monde, et en premier lieu les femmes. Le fonds La Francophonie avec Elles a été lancé par l'OIF afin de leur venir en aide dans tout l'espace francophone.



La Francophonie avec Elles est un fonds de solidarité initié par l'Organisation internationale de la Francophonie au profit des femmes et de filles en situation de grande vulnérabilité en raison de la crise sanitaire. Cela fait suite à une proposition de Louise Mushikiwabo qui a été approuvée par les représentants des États et gouvernements membres de l'OIF : « *La Francophonie avec Elles, cela signifie, pour nous, mobiliser au plus vite toutes les forces, tant humaines que financières, au service d'actions concrètes de soutien à ces femmes en situation de vulnérabilité. Il y a urgence* », a ainsi affirmé la Secrétaire générale de la Francophonie. Les objectifs sont multiples : accès « *au développement économique, à l'éducation, à la santé, à la citoyenneté et à la formation* ».

Avec Elles dans la crise

Le fonds a été lancé officiellement le 17 juillet 2020 et va financer des actions de terrain dans tout l'espace francophone mais en se concentrant prioritairement sur l'Afrique, les Caraïbes et le Liban, où est l'urgence. « *Le fonds La Francophonie avec Elles est avant tout une nécessité !* », affirme Florian Coutal, responsable du programme Société civile au sein de l'OIF. À travers un appui financier de 3 millions d'euros, ce sont des centaines de milliers de femmes et de filles de l'espace francophone qui vont pouvoir se sortir de la vulnérabilité. Ce fonds est aussi une opportunité pour des citoyens, des fondations, des États ou des gouvernements d'agir directement en faveur des populations les plus touchées par les effets de la pandémie actuelle et des crises qui se succèdent. »

L'OIF veille à l'efficacité de ce projet dans le cadre d'une collaboration avec les organisations locales de la société civile et s'appuiera sur leur expérience et leur savoir-faire. 59 projets ont pu être soutenus dans 20 pays (voir aussi p. 16-17). Ce sont près de 14 000 femmes qui en bénéficieront. « *Et chacun peut contribuer directement au fonds La Francophonie avec Elles*, poursuit Florian

Coutal. Il suffit pour cela de se rendre sur notre site internet (<https://www.francophonie.org/la-francophonie-avec-elles>) et de faire un don qui viendra directement bénéficier aux femmes et aux filles francophones pour les aider à s'affranchir des contraintes culturelles, sociales et économiques qui pèsent sur elles. »

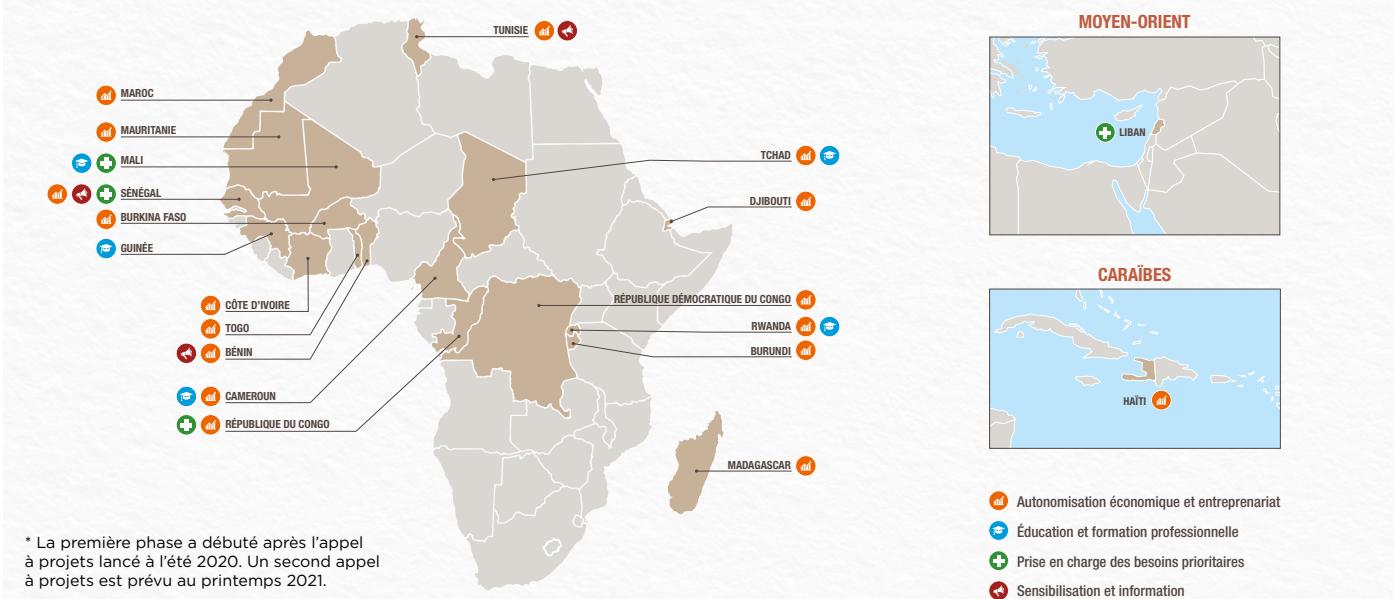
Le dispositif a plusieurs objectifs. Accompagner les femmes qui œuvrent dans le secteur informel et se retrouvent en situation de vulnérabilité sinon de précarité. Soutenir leurs capacités entrepreneuriales afin de les aider à développer leurs activités génératrices de revenus (AGR). Un développement susceptible de passer par le numérique et qui pourrait à terme permettre à ces femmes d'intégrer l'économie formelle. Au niveau éducatif, le fonds entend favoriser la formation professionnelle ainsi que la scolarisation des filles, là aussi grâce aux technologies numériques. Des actions de terrain seront également menées pour donner aux femmes les capacités de faire valoir leurs droits de citoyennes au sein des sociétés où elles évoluent. Enfin, tout est fait sur le plan sanitaire pour qu'elles soient informées au mieux des risques liés à la pandémie, avec la mise à disposition d'une plateforme d'expression sur la Covid et la santé en général.

L'OIF poursuit son engagement en faveur des femmes

Si la pandémie n'a certes pas frappé l'espace africain de manière aussi virulente que d'autres contrées, les restrictions qu'elle a engendrées ont eu un impact indéniable sur la situation financière des habitants. Et ce sont les personnes les plus vulnérables qui paient le plus lourd tribut. Chaque jour, les filles et les femmes qui vivent essentiellement du secteur informel voient la crise s'accentuer au détriment de leur équilibre personnel et familial, avec un accès de plus en plus critique aux besoins de base (santé, formation, épargne...).

Ces femmes tiennent une place cruciale dans les structures familiales et dans la cohésion sociale, quand elles ne sont pas les garantes d'un revenu complémentaire vital au sein du foyer. Il est donc primordial de leur venir en aide, et le fonds « la Francophonie avec Elles »

PREMIÈRE PHASE* DE MISE EN ŒUVRE DU FONDS LA FRANCOPHONIE AVEC ELLES



L'IMPACT DE LA COVID SUR LES FEMMES DANS LE MONDE

Source : ONU Femmes

743	2/3	58 %	+9,1%	740
millions de femmes empêchées d'aller à l'école à cause de la pandémie.	de la main-d'œuvre du système de santé mondial sont des femmes. En première ligne, sans être toujours protégées.	des femmes employées travaillent dans l'économie informelle. Des emplois vite menacés en cas de maladie ou de confinement.	L'augmentation prévue du taux de pauvreté des femmes à cause de la pandémie (2019-2021). Contre une baisse de 2,7% sans la crise.	millions de femmes travaillent dans le secteur informel dans le monde. Au début de la crise, leurs revenus ont baissé de 60%.

apparaît sur ce plan-là en continuité avec l'engagement de l'OIF, qui, depuis plus de vingt ans, lutte contre les inégalités liées au genre et se fait fort d'être aux côtés des 140 millions de femmes vivant dans l'espace francophone, qui devrait en compter près de 350 millions d'ici à trente ans. Plus précisément, depuis le XVII^e sommet de la Francophonie 2018 en Arménie, l'Organisation s'est formellement engagée à la préservation des acquis des droits des femmes et à leur autonomisation, sur le plan éducatif et économique, tout en luttant contre les discriminations et les violences dont elles sont victimes. ■

LOUISE MUSHIKIWABO : « IL NOUS FAUT AGIR ENSEMBLE »

« Qu'elles évoluent en politique, dans le milieu économique, dans la société civile, qu'elles soient cadres, employées, ouvrières, dans la fonction publique, dans le secteur informel, en milieu urbain ou dans les campagnes les plus reculées, l'apport des femmes au développement de leurs pays est inestimable ! Je viens d'un pays où 61 % des parlementaires sont des femmes, un pays où la valeur de la petite fille est la même que celle du petit garçon. Mon pays, le Rwanda, s'est relevé du néant ces 25 dernières années, et cela, en grande partie grâce aux femmes. Il est l'illustration même de la capacité des femmes à jouer le rôle de transformateur, d'agent de changement. Car c'est lorsque tout le monde est admis à participer au changement, que le changement est possible. Un pays ne peut pas avancer, en laissant derrière 50 % de sa population. [...] »

Vous savez aussi que lorsqu'elles entrent à l'école primaire, les petites filles sont bien plus nombreuses que les garçons à ne pas finir le cycle, parce que leurs familles ont besoin, pour survivre, de les faire travailler dans les champs, sur les marchés ou dans les tâches ménagères. Ou parce que des préjugés tenaces considèrent que l'éducation s'adresse en priorité aux garçons qui doivent devenir de bons chefs de famille.

Il nous faut agir pour y mettre fin ! Il nous faut agir ensemble, au sein de cette grande famille que nous formons, en nous appuyant sur les expériences réussies de chacun de nos membres. Notre vaste espace, du nord au sud, d'est en ouest, foisonne de bonnes pratiques à partager. C'est dans ces échanges que notre Francophonie prend tout son sens. »

(Extrait du discours d'ouverture de la Conférence sur l'éducation des filles et la formation des femmes dans l'espace francophone, à N'Djamena, le 18 juin 2019)

LES FEMMES SONT SOUVENT LES PREMIÈRES FRAGILISÉES PAR LES CRISES.
ENSEMBLE, SOUTENONS-LES.



Dans les pays francophones, chaque nouvelle crise plonge des millions de femmes actives dans la précarité. Faire un don au fonds #LaFrancophonieAvecElles c'est les aider à se relever et à retrouver leur autonomie. Ensemble, soutenons-les sur www.francophonie.org

▲ Affiche de la campagne « La Francophonie avec Elles », de l'OIF.

POUR EN SAVOIR PLUS ET FAIRE UN DON
<https://www.francophonie.org/la-francophonie-avec-elles>

CINQ PROJETS « AVEC ELLES »

Dans le cadre du fonds La Francophonie avec Elles, qui vise à soutenir les femmes affectées par la crise sanitaire, l'OIF a sélectionné des initiatives déployées dans vingt pays de l'espace francophone. Présentation de cinq d'entre elles, parmi les cinquante-neuf retenues.



BÉNIN : Des formations aux métiers du numérique ou à l'artisanat

Afin de venir en aide aux femmes fragilisées par la crise sanitaire, l'association béninoise **Théâtre Mayton Promo** (<https://espacemayton.com>) propose de former plus de 100 femmes aux métiers du numérique, du multimédia et de l'audiovisuel, mais aussi à l'artisanat d'art, avec, par exemple, des formations portant sur la mode et la personnalisation des accessoires. Ce projet vise à rendre les femmes plus autonomes et à faciliter leur accès à la connaissance. Il va permettre à des formateurs de faire valoir leur expertise dans divers domaines en les mettant au profit de Béninoises se trouvant dans une situation économique et sociale difficile. ■



CAMEROUN En quête d'autonomisation

Porté par **Alternatives durables pour le développement** (ADD, www.alternativesdurables.org), le projet de Promotion de l'entrepreneuriat et de l'autonomisation des femmes Bayam Sellam cible 90 femmes de cette communauté composée de millions d'hommes et de femmes qui travaillent dans le secteur informel au sein des marchés urbains et des zones rurales du Cameroun. Malgré leur activité, les femmes Bayam Sellam demeurent dans la précarité, ce que la crise sanitaire n'a fait qu'accentuer. Le projet PEA-Femmes vise à les aider à devenir autonomes et plus résilientes, en les informant sur comment se préserver du virus, mais aussi par l'acquisition de capacités professionnelles et financières adaptées à leur modèle économique. ■



SÉNÉGAL : Le souci de l'hygiène

Ce projet aborde la question de l'hygiène menstruelle féminine. Il est porté par **Speak Up Africa** (www.speakupafrica.org/fr), une association implantée à Dakar qui mène des réflexions pour aboutir à des changements sociaux durables, particulièrement dans le domaine sanitaire. Cette initiative s'est imposée alors que la pandémie masque les autres thématiques de santé. Or, nombre de filles et de femmes n'ont pas accès à l'information, ni aux produits d'hygiène, ni même à l'eau courante. L'association vise à la mise en place d'une action multisectorielle pour renforcer l'hygiène et la santé des femmes, et pour lutter contre le tabou des menstruations devenu un véritable blocage à leur épanouissement social, éducatif et professionnel. ■



BÉNIN Promouvoir l'économie locale

Le Projet de promotion de l'économie locale est porté par **l'Association nationale des communes du Bénin** (ANCB, www.ancb.bj). Il cible des femmes de trois communes : Aplahoué, Glazoué et Zè. Le projet vise à soutenir les femmes vulnérables de ces communes dans leurs activités génératrices de revenus, afin de les aider à surmonter la crise sanitaire. Il se déployera sur une durée de huit mois et entend agir en faveur de 45 femmes et filles, à raison de 15 par commune concernée. Outre l'accompagnement financier accordé aux bénéficiaires, des formations pour le renforcement de certaines compétences sont prévues, telles que les procédés de transformation agroalimentaire et cosmétique, les principes de la démarche qualité, l'accès au marché des produits, l'utilisation du numérique pour l'accès à l'information, le développement des affaires... ■



GUINÉE Le besoin d'alphabétisation

L'ONG **Association pour la promotion économique de Kindia** (APEK, www.apek-agriculture-kindia.org) agit dans le secteur du développement depuis trente ans. Son initiative consiste en une démarche d'alphabétisation dont pourront bénéficier 300 personnes en Basse-Guinée durant six mois. À cet effet, 14 centres seront déployés et autant d'enseignants – les « alphabétiseurs » – seront formés pour répondre à la motivation des vendeuses à vouloir apprendre à lire et écrire. Cette première étape de cinq mois se fera en langue locale. Une deuxième étape de renforcement, toujours en langue locale, devrait être suivie par un apprentissage du français. L'analphabétisme constitue un frein pour de nombreuses femmes qui n'arrivent pas à développer leurs projets, et se trouvent doublement pénalisées du fait de la crise sanitaire, avec des écarts liés au genre en ce qui concerne les droits. ■

RELIEFH : UNE AGORA POUR LUTTER CONTRE LES INÉGALITÉS

L'OIF a mis en place RELIEFH, un portail de ressources pédagogiques qui s'adresse aux enseignants d'Afrique et de l'ensemble du milieu éducatif. Son objectif est d'enseigner les questions de l'égalité femmes-hommes dans le cadre scolaire.



Ressources éducatives libres pour l'égalité femmes-hommes : RELIEFH est une plateforme destinée aux enseignants des pays francophones, mais également à tout public du système éducatif ou institutionnel travaillant sur la question de l'égalité entre les sexes en matière d'éducation. Son lancement officiel coïncide avec la Journée internationale de l'éducation, célébrée le 24 janvier.

Échange de ressources et bonnes pratiques

Ce portail de référence se veut « une porte d'entrée vers l'ensemble des ressources mais aussi des bonnes pratiques en matière d'égalité femmes-hommes », comme le décrit Mona Laroussi, directrice a.i. de l'Institut de la Francophonie pour l'éducation et la formation (IFEF), basé à Dakar. Les utilisateurs peuvent accéder à un corpus mis à leur disposition (fiches pédagogiques variées et contextualisées, formations en ligne, guide, animations, outils, jeux sérieux, documentation...), avec la possibilité de lister les contenus par intérêt, par pays, auteur, etc., ou de compiler des classeurs à thèmes. Une fois les comptes personnels créés, les utilisateurs peuvent évaluer et partager les ressources. La connexion donne accès à la communauté égalité femmes-hommes hébergée sur réseau social de l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF), partenaire du projet, communauté avec laquelle on peut collaborer, échanger et partager informations et documentation. « *Il est prévu que la plateforme attire 100 000 visiteurs par an et touche plus de 800 000 filles d'ici à 2024. En outre, 300 enseignants seront formés chaque année, et pas moins de 1 000 ressources seront indexées sur la plateforme* », détaille Mona Laroussi, sachant qu'une centaine de ressources sont d'ores et déjà disponibles.

Cet outil permettra ainsi d'assurer la valorisation des ressources éducatives libres sur l'égalité femmes-hommes produites dans l'ensemble des programmes de la Francophonie et d'assurer une synergie sur le sujet parmi le corps éducatif des différents pays de l'espace francophone.

L'égalité femmes-hommes, un défi de taille

RELIEFH s'inscrit dans la continuité de « l'Appel de N'Djamena », lancé en juin 2019 lors de la Conférence internationale sur l'éducation des filles et la formation des femmes dans l'espace francophone. Le constat est en effet alarmant : 132 millions de filles âgées entre 6 ans et 17 ans étaient non scolarisées en 2016 ; 15 millions de filles en âge de fréquenter le primaire n'auront jamais l'opportunité d'apprendre à lire, écrire et compter (contre 10 millions de garçons) ; 33 % de filles n'achèvent pas le cycle



Louise Mushikiwabo, Secrétaire générale de la Francophonie, lors du lancement de RELIEFH, le 26 janvier, à Dakar.

© Alex Tharreau - OIF

primaire en Afrique subsaharienne (29 % pour les garçons). De surcroît, la pauvreté et la précarité affectent davantage l'avenir des filles que celui des garçons. Des difficultés qui pèsent souvent dès l'enfance et s'accentuent à chaque niveau d'étude supplémentaire, limitant les ambitions des femmes subsahariennes. L'écart et les inégalités entre les sexes s'amplifient avec l'âge, ancrant dans l'inconscient collectif l'idée que l'avenir des filles est celui que l'on peut sacrifier en faveur de celui des garçons de la famille.

C'est contre ces préjugés, contre ces préceptes rétrogrades et aliénants qu'entend lutter la plateforme RELIEFH en facilitant la recherche, l'échange et le partage des ressources et des bonnes pratiques par et pour tous ceux qui sont intéressés par la promotion de l'égalité femmes-hommes dans le domaine de l'éducation. Une société où les femmes ont leur place dès le plus jeune âge est une société qui garantit son propre équilibre. Ainsi, en matière de santé, si toutes les mères achevaient le cycle primaire, la mortalité maternelle serait réduite de deux tiers. Elles pourraient également gagner en autonomie financière, sachant qu'une année d'étude supplémentaire est susceptible d'augmenter de 20 % leur revenu. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

<https://reliehf.francophonie.org>

LE MADE IN AFRICA DE LA BALLE DE COTON À LA HAUTE COUTURE

En Afrique, l'exploitation du coton et le déploiement du secteur textile ne favorisent pas, comme il le faudrait, l'émergence du « fabriqué en Afrique ». Pourtant, de la récolte au tissage et à la confection, maîtriser la filière constitue un rêve à la portée du continent.

Considéré comme l'or blanc de l'Afrique, le coton est une des richesses de plusieurs pays du continent. C'est au Bénin et au Mali que la production cotonnière atteint les chiffres les plus importants.

Au Mali, la culture du coton occupe plus de 650 000 hectares et fait travailler plus de 162 000 personnes. La saison a lieu entre mai et octobre pour la production et octobre à fin mars pour la récolte. Le coton rapporte au Mali plus de 20 % de ses recettes d'exportation et représente plus de 15 % du PIB national. Le secteur du coton fait vivre environ 5 millions de Maliens.

Mais ce secteur est en crise à l'échelle internationale, et ses performances ont été impactées négativement par un fléchissement mondial de la demande. Le Mali a ainsi connu une baisse de la production, et les surfaces consacrées au coton ont diminué de plus de moitié. La crise du coton est directement liée à celle due à la pandémie ainsi qu'à la baisse des chiffres du secteur textile au niveau international. Autre baisse impactante, celle du cours du pétrole, qui a favorisé l'intérêt pour les fibres synthétiques. Au Mali, le stock d'invendus s'est ainsi élevé à 400 000 balles de coton. Sans évoquer le fait que l'annonce de la diminution du prix d'achat garanti par l'État a poussé de nombreux producteurs maliens à opter pour d'autres cultures.

Avec une production de plus de 700 000 tonnes par an, plus élevée que celle du Mali depuis 2018, un autre pays s'impose dans la cartographie africaine du coton : le Bénin. Cette ascension a pu se faire grâce à un nombre de décisions visant à encourager et protéger les producteurs mais aussi grâce à l'industrialisation du secteur. Cela est passé aussi par l'amélioration des routes et la réhabilitation des chemins ruraux afin de désenclaver les bassins de production et de faciliter le transport des marchandises. Par ailleurs, au Bénin, le montant du prix d'achat est fixé à un taux plus élevé qu'ailleurs en Afrique. Avec pour résultat d'encourager les producteurs et de maintenir le pays à sa place de leader africain malgré le contexte de crise.

Le rôle économique de ce secteur est important surtout en Afrique de l'Ouest et en Afrique centrale où le coton fait vivre une population rurale et améliore le revenu de nombreux pays, notamment le Burkina Faso et la Côte d'Ivoire, qui se positionnent eux aussi comme des acteurs majeurs de la filière du coton en Afrique et dans le monde.



© Confidence - Adobe Stock

Le textile africain à l'ombre du géant chinois

Le coton participe à la hausse des recettes d'exportation de plusieurs pays. Mais la filière représente aussi un manque à gagner important, compte tenu du faible pourcentage de coton transformé sur place par rapport à celui exporté brut. En effet, seule l'industrie textile est susceptible de dynamiser la relation entre la production de coton et les potentialités des grands marchés de la confection. À défaut, le coton africain devient principalement une marchandise d'export alors qu'il pourrait habiller la population du continent.

Le paradoxe suit son cours : les marchés africains sont ainsi inondés de tissus provenant de Chine, souvent des copies d'origine africaine. Favorisés par des prix attractifs, ces marchandises suppléent les produits du continent et ralentissent la fabrication locale jusqu'à l'étouffer.

Le géant chinois, qui a longtemps accompagné le secteur textile en Afrique subsaharienne, multiplie depuis quelques années les investissements dans le secteur de la transformation du coton et de la confection sur le continent, ce qui a donné naissance à de nombreuses usines, notamment dans des pays comme la Tanzanie et surtout l'Éthiopie, devenue un nouvel eldorado pour certaines marques en quête de main-d'œuvre qualifiée à bas coûts.

Des dizaines de projets de parcs textiles ont ainsi été lancés en partenariat avec la Chine. Cela a certes permis de stimuler le marché économique africain, mais de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer la situation et les conditions de travail des ouvriers locaux que cachent ces nouvelles infrastructures.

Malgré toutes les critiques, ce nouveau hub textile de l'Afrique a pu grâce à ce type de partenariats instaurer et imposer le made in Ethiopia. Une revanche sûrement pour une population africaine en quête de reconnaissance dans un domaine qu'elle a longtemps maîtrisé et affectionné : l'étoffe et la mode.

Privilégier les produits locaux

La production textile est ancrée dans de nombreuses cultures d'Afrique, le savoir-faire existant depuis des décennies, la matière première présente en quantité. Mais le made in Africa peine à décoller à l'international et a du mal à trouver sa place localement. En dehors de la problématique chinoise, le textile africain est en effet concurrencé par le marché des vêtements de seconde main provenant d'Europe et des États-Unis, moins coûteux que lorsqu'il s'agit de s'habiller en coton africain. Au fil des années, ce secteur informel étrangle de plus en plus celui du textile en Afrique.

Afin de permettre à l'Afrique de rayonner par ses propres créations et sa propre production, plusieurs experts appellent à préserver et à encourager le secteur. Les consommateurs sont incités à privilégier les produits locaux malgré la rude concurrence des prix avec les produits d'importation, pour que l'Afrique qui habille le monde par son coton, cesse de s'habiller exclusivement en made in China ou en friperie ! Les designers sont également invités à préserver les techniques ancestrales et à mettre en avant l'authenticité du patrimoine africain. De nombreux créateurs ont commencé, dans ce contexte, à lutter contre la forme stéréotypée de la mode ethnique et à valoriser un passé créatif régional souvent méconnu.

Des expériences comme celle d'Aïssa Dione permettent de mesurer la hauteur du potentiel africain en termes de création textile. Cela fait plus de vingt-cinq ans que cette Sénégalaise devenue pionnière en la matière a décidé de faire connaître les tissages mandjaques, originaires de Casamance, de Guinée-Bissau et du Cap-Vert. Faisant travailler des tisserands locaux, elle a pu associer le savoir-faire ancestral et le patrimoine local au luxe et à la mode internationale. Ses collaborations avec des maisons de renom comme Hermès, Lacroix, Féraud, sont la preuve de la plausibilité de ce combat mené par elle comme par beaucoup d'autres Africains en faveur du 100 % made in Africa. ■

PORTRAIT

SALAH BARKA, ENTRE ANTICONFORMISME ET AVANT-GARDISME

DR - Salah Barka



Créateur tunisien passionné par le style ethnique, Salah Barka a lancé grâce à des associations inhabituelles le style arabo-africain, donnant lieu à des collections imprégnées d'originalité mais aussi d'authenticité.

Mais tout n'a pas été simple pour cet autodidacte qui a d'abord fait ses gammes dans le mannequinat. C'est là qu'il côtoie les créateurs et découvre de près un univers pour lequel il se passionne. Mais apprendre les bases du métier a un coût, que peut difficilement se permettre ce cadet d'une famille de neuf frères et sœurs... Il a alors intégré le métier par

une autre voie, tout aussi formatrice : le cinéma. Encouragé par de grands stylistes à se lancer, il crée ses propres vêtements et finit par se faire remarquer au point d'être recruté comme assistant-costumier. Une nouvelle étape pour Salah Barka, qui a pu lancer sa propre griffe en s'inspirant de grands créateurs comme Karl Lagerfeld, Jean Paul Gaultier ou Vivienne Westwood. Mais son originalité, il la puise en empruntant aux traditions vestimentaires tunisiennes, en allant chercher des détails dans de multiples cultures, qu'elles soient phéniciennes, berbères ou africaines. Il s'intéresse aux modes de vie de différentes ethnies et civilisations, navigue dans les coutumes et traditions et en crée une mode qu'il définit comme « ethnique chic ».

Son métissage des genres fait de lui un alchimiste des couleurs et des matières, plein d'audace et de subtilité. Il aime la mode joyeuse, libérée du carcan social et de « l'effet de séries » imposé par la tendance. Il crée un style non genre pour des hommes qui travaillent leur apparence, tout en ne cachant pas sa préférence pour le « gay style », bien plus ouvert selon lui que ce qu'il nomme le « look vitrine ».

Adepte du « zéro déchet »

À mi-chemin entre l'anticonformisme et l'avant-gardisme, Salah Barka a une touche visible et reconnaissable. Il lance les pantalons unisexes, les vestes pour hommes avec des détails féminins, marie le traditionnel saroual tunisien avec son univers plus éclectique. C'est aussi un adepte du « zéro déchet », qui opte pour la récup' et déclare préférer les vêtements usés aux neufs. Il aime transformer, patiner, teindre, faire vieillir les matières travaillées et chiner dans les friperies tissus et accessoires auxquels offrir une nouvelle vie.

Fluide, aérien et respectueux de l'environnement, le style de Salah Barka plaît par son aspect épuré au niveau des coupes et des matières mais aussi, bien sûr, par sa forte empreinte africaine. Ses créations ont d'ailleurs été présentées en Afrique lors de divers événements spécialisés.

Que dire encore de Salah Barka ? Que c'est un homme de principes et de valeurs. On l'a vu dans un documentaire pointant le racisme, ce mal sournois qui ronge la société. C'est aussi un fervent défenseur de la cause homosexuelle, qui milite contre la stigmatisation de la communauté LGBT et les privations de droits que celle-ci subit souvent. Enfin, il prend fait et cause pour les luttes féministes. Pour lui la femme africaine combattante, avec son élégance, son allure ronde ou filiforme, est la muse qui inspire l'homme ethno-chic. ■ I. O.

LE CINÉMA QUI INSPIRE

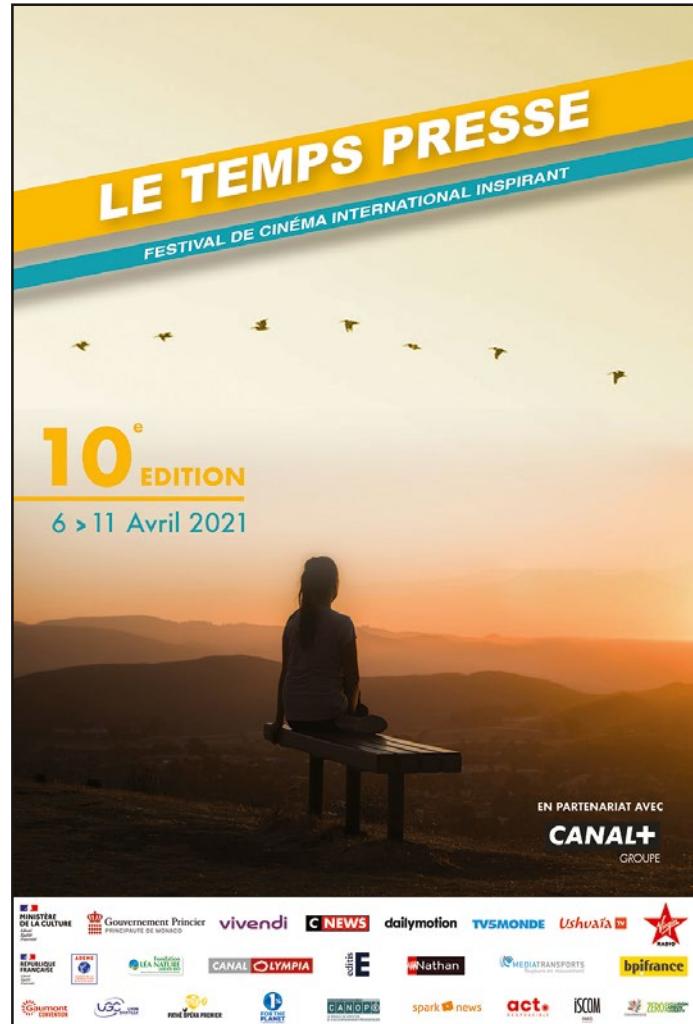
Déjà dix ans que le festival Le Temps presse a vu le jour. Et la situation de crise sanitaire actuelle ne restreint en rien l'urgence de ses engagements en faveur des objectifs de développement durable. En donnant inlassablement la parole à un cinéma qu'il veut « humain et inspirant », ce festival international souffle un vent de fraîcheur salvateur et bienveillant.



Voir et agir ! « *Act Now* » ! Le temps presse !... Malgré la pandémie, l'aventure du film 8 avec ses slogans passés et présents semble continuer, contre vents et marées, à défier le temps et l'espace. Entièrement à distance, la 10^e édition du Festival de cinéma international Le Temps presse ne s'en déroulera pas moins, du 6 au 11 avril, il suffit pour participer de s'inscrire sur le site (<https://letempspresse.org>). Les festivaliers sont prévenus : « *Elle se veut résolument tournée vers le grand public et s'adapte aux conditions sanitaires à respecter. Les sessions seront présentées en présentiel et/ou en ligne.* » Peu importent les lieux. Peu importent les masques, les mesures de distanciation, le confinement et l'isolement. Ce festival tient encore le coup. Il est né d'une initiative qui a dépassé les espaces clos et les grands écrans pour aller éveiller les émotions de milliers de « spectateurs », là où ils se trouvent. Le film 8, rappelons-le, a fait réagir 2,5 millions de personnes, quelques mois après sa diffusion sur YouTube – une première en Europe – en 2008. Sur une même pellicule, 8 réalisateurs ont travaillé d'arrache-pied sous la houlette du producteur Marc Obéron, pour illustrer, par la création cinématographique, les 8 Objectifs du millénaire pour le développement (OMD). Une campagne lancée par les Nations unies en 2000 qui vise à lutter contre la faim et la pauvreté dans le monde, à améliorer l'éducation et la santé, à favoriser le développement et l'égalité des sexes, à préserver l'environnement.

C'est cette aventure du film 8 qui a boosté l'expérience virtuelle de Marc Obéron et lui a donné l'idée de lancer la première session du festival Le Temps presse en 2011. Dès ses débuts ce festival a misé sur l'image poignante et l'action immédiate. « *Act Now* » était d'ailleurs son premier slogan. Les courts-métrages étaient, à l'époque, en vedette, et les huit prestigieux réalisateurs du film 8 componaient son jury, à savoir Abderrahmane Sissako, Gael García Bernal, Mira Nair, Gus Van Sant, Jan Kounen Panshin Beka Winoni, Gaspar Noé, Jane Campion et Wim Wenders.

Par la force de l'émotion, ce festival a poursuivi son évolution au cours des années. Il s'est ouvert sur les longs-métrages et a renoué,



par la même occasion, avec sa devise originelle : présenter des films « *humains et inspirants* », intégrants les 17 nouveaux Objectifs de développement durable (ODD) de l'ONU. « *Le cinéma qui est présenté parle de tolérance, de droit à la différence, d'innovation, d'un monde qui change* », disent encore les organisateurs. Dix ans plus tard, l'émotion reste le pivot de ce festival et les maux du monde ses prémisses.

Par les enfants et pour les enfants

Cette 10^e édition verra la projection, pendant une semaine, d'une quinzaine de longs-métrages et d'une quarantaine de courts-métrages. Et comme chaque année, il mettra à l'honneur un jury prestigieux, et notamment Juliette Binoche, présidente du jury long-métrage des deux dernières années.

Fidèle également à sa vocation, le festival renouvelle l'objectif d'éveiller les consciences de façon ludique et pédagogique, au-delà de la simple diffusion sur grand écran. Des rencontres et des débats animent la capitale française depuis juin 2020, des mois avant

En cette année 2021, le festival défie le confinement pour continuer à faire voir un cinéma engagé où les voix se mêlent pour éradiquer la pauvreté et protéger la planète

la période du festival prévue, et se poursuivront jusqu'à la fin de l'évènement. Les thèmes abordés tournent autour des enjeux et des soucis du monde contemporain, tels le réchauffement climatique, la protection de l'environnement, la pauvreté, la faim et la violence. Adultes, jeunes et enfants sont appelés à y participer par la réflexion ou par l'action. Car Le Temps presse se veut un festival international qui véhicule à travers le monde une démarche intergénérationnelle dynamique et positive. Pour preuve, trois prix sont dédiés à la jeunesse (Prix des enfants, des lycéens et des étudiants) avec un jury exclusivement composé de jeunes qui récompensent des courts-métrages illustrant les ODD. Il offre ainsi la possibilité aux élèves de différentes écoles, de France et d'ailleurs, de participer, de réfléchir et de délibérer en se fiant avant tout à leur sensibilité de citoyens de demain.

Plus de dix mille jeunes ont participé à la 9^e édition, dont cinq mille enfants africains. Six pays francophones – le Burkina Faso, le Burundi, le Mali, le Maroc, le Sénégal et Madagascar – ont ainsi décerné le Prix des enfants grâce au soutien de la Coopération monégasque.

La construction collective d'un futur désirable

« Le Village » est une autre composante essentielle de ce festival et s'inscrit dans la même vision de débats et de réflexions pour un meilleur avenir. Il s'agit en effet de huit tables rondes publiques qui abordent concrètement les thèmes évoqués au cours du festival. Animées par des journalistes, ces tables rondes réunissent des experts, des entrepreneurs, quelques invités surprises et avant toute chose des citoyens engagés. Outre le grand public, le festival cible les collectivités, les institutions, les entreprises, les associations et



▲ Juliette Binoche, présidente du jury, lors de l'édition 2019 du Temps presse.

© Le Temps Presse - Suzy Lagrange

les fondations. Des « ciné-débats » sont organisés à leur intention, où des projections suivies d'échanges sont au programme ainsi que des ateliers et des rencontres avec des vedettes du cinéma.

Concernant les fameux Objectifs de développement durable dont le festival a fait son cheval de bataille, l'engagement de toutes les composantes du monde du cinéma est sollicité. Sont invités à l'action acteurs, producteurs, distributeurs, scénaristes, réalisateurs et entreprises, tout autant que le corps enseignant, ses élèves et ses étudiants. Le festival de l'an passé a été d'ailleurs marquée par la première édition du forum « Cinema for Change », dédiée à « la création, à la production et à la diffusion de films sociaux, sociétaux et environnementaux ».

Cet engagement artistique et environnemental ainsi que l'implication de la jeunesse dans l'évaluation et la création des œuvres coïncident avec la vision et les objectifs du groupe Vivendi, qui a décidé grâce à la force de son réseau médiatique de prêter main-forte à la construction de ce futur désirable par le cinéma. Il se place comme partenaire du festival du grand public, des trois Prix jeunesse et du forum « Cinema for Change », dont il est le partenaire exclusif. Ainsi, le groupe Canal+ mobilise, dans la foulée, tout son écosystème professionnel à la couverture médiatique du festival. Editis y apporte aussi sa contribution puisque sa marque Nathan décernera un prix au meilleur court-métrage réalisé sur le thème de l'Éducation, axe prioritaire des ODD. Nathan s'engage particulièrement en faveur des Prix jeunesse en aidant à leur rayonnement en Afrique. À cela s'ajoute la participation active des personnalités du groupe aux tables rondes qui accompagnent les projections, ainsi qu'à la composition des jurys.

En cette année 2021, le festival défie le confinement pour continuer à faire voir un cinéma engagé où les voix se mêlent pour éradiquer la pauvreté et protéger la planète. On voit, on agit et on marche la main dans la main parce que... oui, le temps presse ! ■



▲ Remise du Prix des enfants au court-métrage *Debout Kinshasa*, de Sébastien Maitre, lors de l'édition 2019.

FESTIVAL LE TEMPS PRESSE, DU 6 AU 11 AVRIL
<https://letempspresse.org/>

PLONGÉE DANS LE TEMPLE DES ARTS DE KINSHASA

Seuls les fresques murales et les éventails feuillus des palmiers Malebo, alignés tels des sentinelles le long de la clôture, signalent sa présence. Une présence discrète qui ne laisse à aucun moment présager la nature des lieux. Mais une fois passée la grille d'entrée, le spectacle est enchanteur... Bienvenue à l'Académie des beaux-arts de Kinshasa, en République démocratique du Congo.

Sise avenue Pierre-Mulele (ex-24-Novembre), à un jet de pierre du Centre européen des visas, l'Académie des beaux-arts (ABA) de Kinshasa est une véritable forge de talents d'où est sortie une belle palette d'artistes congolais dont les plus connus sont André Lufwa, Alfred Liyolo, Lema Kusa, Freddy Tsimba ou Roger Botembe Mimbayi.

L'ancêtre de cette académie est l'École Saint-Luc créée en 1943 à Gombe-Matadi, près de Mbanza-Ngungu (Kongo central), par Marc Stanislas Wallenda, un missionnaire belge de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. Transférée en 1949 à Léopoldville (actuelle Kinshasa), l'École est rebaptisée Académie des beaux-arts en 1957.

De simple atelier d'apprentissage à ses débuts, centré sur le travail du bois, l'Académie a acquis le statut d'université et augmenté le nombre des matières enseignées. Elle accueille aujourd'hui quelque 1 500 étudiants par an, qui sont encadrés par plus de 90 enseignants, tous fonctionnaires. Elle tire ses revenus du ministère de l'Enseignement supérieur et universitaire, sa tutelle, et du minerval (frais d'inscription), de 250 à 400 dollars par an, que paient les étudiants.

Arts plastiques et graphiques

Dirigée depuis 2016 par Henri Kalama Akulez, docteur en arts plastiques, l'ABA compte deux sections d'enseignement, divisées en départements : les Arts plastiques (peinture, sculpture, céramique, métal, restauration et conservation des œuvres d'art) et les Arts graphiques (architecture intérieure, communication visuelle, photographie et design). C'est cette section, en particulier ses départements communication visuelle et architecture intérieure, qui attire le plus d'étudiants, le marché du travail étant porteur, en particulier dans les secteurs de la communication, de l'architecture d'intérieur et de la décoration.

Pour entrer à l'Académie, le futur étudiant doit détenir un diplôme d'État (baccalauréat) en arts plastiques ou passer le concours d'entrée. Coiffés par l'ABA, trois instituts des beaux-arts (Kinshasa, Lubumbashi, Kananga) en qualité d'établissements secondaires

L'Académie des beaux-arts (ABA) de Kinshasa.



préparent à ce bac. Pour l'heure, l'Académie ne forme qu'au graduat (bac + 3) et à la licence (bac + 5). Pour un DEA et un doctorat, l'étudiant devra aller à l'étranger ou, s'il opte pour la filière audiovisuelle, parfaire ses connaissances à l'Institut facultaire des sciences de l'information et de la communication (Ifasic) à Kinshasa.

Innovation tous azimuts

Depuis son arrivée à la tête de l'Académie, Henri Kalama a innové. Son désir de coller aux évolutions de la société congolaise, voire de les devancer, et une exigence d'excellence l'ont amené à focaliser ses actions sur trois domaines : la professionnalisation et la qualité des curriculums, la mise aux normes des locaux ainsi que la formation des enseignants.

Pour adapter l'enseignement aux réalités de l'artiste contemporain, les évolutions pédagogiques ont porté sur la revisitation des intitulés des programmes. Une fois les techniques de base maîtrisées, l'étudiant doit pouvoir, à partir de la troisième année, être en mesure de proposer son propre projet et de définir la cohérence thématique et stylistique de son travail. « *En cinquième année, on doit voir qu'il est une autre personne, indépendante, avec un travail original et authentique et un parcours qu'il peut retracer* », souligne Kalama.

Dans la foulée, l'enseignant est appelé à s'adapter. Exit la relation maître-apprenti. Place au « coach » qui sait écouter l'étudiant, le

conseiller sur son travail, ses lectures, ses fréquentations d'artistes, lui faire connaître d'autres référentiels. Et « *l'aider à accoucher de son œuvre, à réfléchir par lui-même et à devenir un artiste* », martèle le directeur.

Culture d'exposition

Parmi les autres actions entreprises, figure l'organisation d'expositions, en particulier à la fin de chaque année académique, présentant les travaux des étudiants. Une innovation revendiquée. « *J'ai voulu initier une culture d'exposition au sein de l'académie, ce qui n'existe pas chez nous* », affirme Kalama. C'est dans l'une des salles disponibles, la plus grande, que se tiennent les expositions temporaires et expérimentales. « *La salle a une superficie de 200 m² à laquelle s'ajoutera une partie des locaux de l'ex-Musée. Soit au total 600 m².* »

Inaugurée en 2016, l'exposition annuelle vise plusieurs objectifs. Elle permet tout d'abord de donner de la visibilité à l'Académie et aux œuvres de ses étudiants. « *Nos produits n'étaient pas accessibles car on ne savait pas ce que l'école faisait. Il fallait donc montrer qui étaient les peintres, les architectes d'intérieur, les designers, les communicateurs, les céramistes et autres artistes prometteurs, que l'académie mettait sur le marché* », précise le directeur. L'initiative, qui attire un public de professionnels, a débouché sur une mise en relation entre les étudiants et le marché. Avec à la clef, la vente d'œuvres, des commandes et des embauches, et la découverte des talents congolais par les entreprises du secteur.

À cette fonction de visibilité, s'ajoute une dimension éducative et pédagogique. L'ouverture de l'Académie sur l'extérieur permet en effet au grand public « *de se familiariser avec l'art, de comprendre l'utilité de l'enseignement des arts plastiques et graphiques et l'objet de la création artistique* ». Cette dimension n'est pas étrangère à l'engouement pour les métiers auxquels forme l'Académie et à la valorisation du statut de l'artiste. Même les parents encouragent leurs enfants à s'engager dans des domaines, qui peuvent non seulement déboucher sur des emplois, mais également permettre à leurs rejetons de s'enrichir. « *L'artiste n'est plus perçu comme un marginal condamné à être pauvre, mais comme quelqu'un qui peut devenir riche et célèbre* », indique Henri Kalama.

La culture de l'exposition amorcée par Kalama a également pour effet bénéfique de créer de l'émulation chez les étudiants. « *La découverte des travaux des finalistes donne envie aux étudiants de première année, de devenir, à leur tour, les meilleurs plus tard.* » Elle est aussi l'occasion pour eux d'avoir une vision globale de l'Académie et de l'ensemble des disciplines qui y sont dispensées.

Au fil des ans, l'Académie des beaux-arts de Kinshasa est sortie de son statut d'atelier, un héritage colonial, pour s'affirmer comme une véritable école d'art, avec une dimension de centre culturel, dotée d'une vision congolaise et fréquentée majoritairement par les Congolais. ■

POUR EN SAVOIR PLUS
<https://www.academie-kinshasa.cd/>



© ABA



© JM Lusala / ABA



© JM Lusala / ABA



© ABA



De haut en bas : Étudiants de l'ABA en plein travaux pratiques. Une étudiante dévoile ses toiles. Lors d'une exposition de la dernière promotion à l'université (à g.). *Les Larmes de Béni* du peintre et ancien élève de l'ABA Claudio Khan, venu y exposer en janvier 2020. Le directeur de l'ABA, Henri Kalama Akulez.

DES COULEURS ET DES PROMESSES

Aussi instructif qu'esthétique, faisant la part belle aux illustrations et aux photos, *La Francophonie de l'avenir*, paru aux éditions Autrement, célèbre cinquante ans d'actions et de passions francophones.

Conçu à l'origine pour accompagner les 50 ans de la Francophonie, coréalisé par l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et les éditions Autrement, le beau livre *La Francophonie de l'avenir* est divisé en cinq grandes thématiques : langue française, culture, égalité hommes-femmes, politique et droits de l'homme, économie et innovation. L'ouvrage s'ouvre sur une préface de Louise Mushikiwabo, actuelle Secrétaire générale de l'OIF, qui n'a malheureusement pas pu – pandémie oblige – prononcer de discours à Nianmey en mars 2020, à l'occasion du 50^e anniversaire de la création de l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT), devenue l'OIF en 2005. Reste le poids des mots et la force (sinon le choc !) des photos. Et cet ouvrage qui prend dès lors une valeur encore plus symbolique puisque le Sommet de la Francophonie qui devait avoir lieu à Tunis en décembre 2020 a lui aussi été reporté pour se tenir cette année.



Grandes dates et personnalités éminentes

Louise Mushikiwabo donne la couleur de cette « Francophonie de l'avenir » (fil rouge de l'année 2020), qui selon elle sera « *multilingue et pluriculturelle, tournée vers la jeunesse* ». Répertoire précis des nombreux champs d'action de l'OIF, le livre a le mérite de les synthétiser en mettant l'accent sur le présent et bien sûr l'avenir, sans pour autant occulter le passé, grâce notamment à une chronologie bienvenue pour replacer toutes ses actions dans l'époque. L'histoire de la Francophonie est jalonnée de temps forts. En 1961, avec la création de l'Association des universités entièrement ou partiellement de langue française, l'AUPELF, qui sera rebaptisée AUF (Agence universitaire de la Francophonie) en 1998. Date à laquelle

naît également l'Institut de la Francophonie pour le développement durable (IFDD), puis, dix ans plus tard, l'Observatoire de la langue française voit le jour. Sans oublier les projets et réalisations à venir : tels le *Dictionnaire des francophones* en cours de préparation à l'Institut international pour la Francophonie de Lyon ou la tenue à Kinshasa des prochains Jeux de la Francophonie, en 2022.

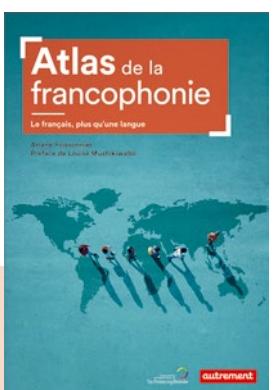
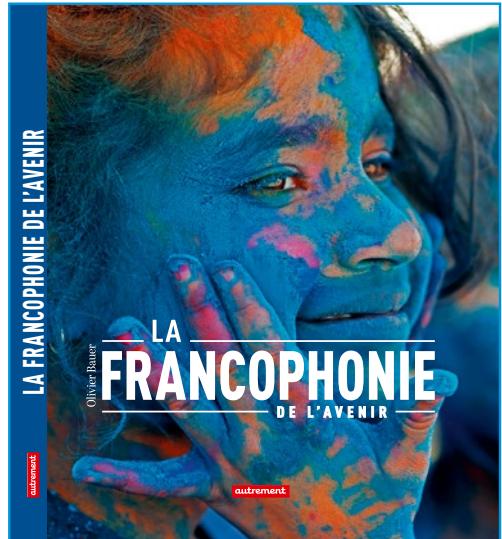
Cette Francophonie de l'avenir s'incarne aussi à travers une douzaine de personnalités de premier plan, avec lesquelles s'est entretenu l'auteur de l'ouvrage, Olivier Bauer. On citera notamment l'écrivain congolais Wilfried N'Sondé, le rappeur sénégalais Didier Awadi, la ministre des Affaires sociales et des Droits de la femme gabonaise Prisca Nlend Koho ou encore la Roumaine Monica Jiman, ancienne présidente du premier Réseau des femmes entrepreneures francophones (Réfef). À noter les superbes dessins en noir et blanc, dans un tableau encadré de touches de couleur et de formes géométriques, de la Nantaise Sarah Nyangué, qui trace les contours de ces grandes figures francophones.

Autres emblèmes de la Francophonie de l'avenir, les douze jeunes dont il est fait le portrait dans l'ouvrage. Artistes, enseignants ou entrepreneurs, ils ont déjà eu droit à un affichage dans le métro parisien pour illustrer la campagne des 50 ans de la Francophonie. Par leurs parcours et initiatives audacieuses, ils méritent d'être mis en lumière car ce sont eux, parmi les 300 millions de locuteurs de français recensés sur la planète, les francophones d'aujourd'hui et demain ! ■

Illustration : Prisca Nlend Koho, par Sarah Nyangué.

PARUTION

Fabrice Le Goff et Ariane Poissonnier, *Atlas de la francophonie*, éd. Autrement-Organisation internationale de la Francophonie, mars 2021



« JE PUISE DANS L'ORALITÉ RWANDAISE »

La pandémie n'a pas eu le dernier mot. Malgré un agenda bouleversé, l'édition 2020 du Prix des cinq continents de la Francophonie a bien eu lieu et a consacré, le 27 janvier, **Beata Umubyeyi Mairesse** pour *Tous tes enfants dispersés* (éditions Autrement). Un premier roman qui retrace le parcours de Blanche, Rwandaise qui vit à Bordeaux après avoir fui le génocide des Tutsis en 1994 et qui revient rendre visite à sa mère après des années d'exil. Le jury et sa présidente, Paula Jacques, ont salué cette « *ode à la transmission, à la pulsion de vie* », qualifiant l'ouvrage de l'autrice franco-rwandaise de « *roman d'une grande émotion contenue [qui] porte les voix de trois générations dans la mémoire des années génocidaires afin de retrouver un sens de la vie* ». En attendant la remise du prix prévu à l'OIF autour du 20 mars, Journée internationale de la Francophonie, rencontre avec une écrivaine engagée.



© Rodolphe Echer / Flammarion

Quelle a été votre réaction à l'annonce de ce prix ?

D'abord un moment suspendu presque irréel puis une gratitude infinie envers les membres du jury, auteurs que j'admire tant. Un tel prix pour mon premier roman c'est immense, et je n'ose encore mesurer ma chance.

Comment est née l'idée de ce livre ?

J'étais partie pour écrire un troisième recueil

de nouvelles, une forme que j'affectionne particulièrement. J'ai d'abord rédigé la nouvelle (« Le Pays coupé ») qui figure vers la fin de *Tous tes enfants dispersés*. Mais celle-ci m'a amenée à penser à toutes les histoires de métis que j'avais connues à Butare, la ville du sud du Rwanda où je suis née. Et un soir j'ai dit à mon compagnon : « *J'ai une histoire qui grandit depuis des semaines en moi et je crains de ne pouvoir la faire tenir tout entière dans une nouvelle.* » Ce livre est nourri de souvenirs de Butare (sa rue principale plantée de jacarandas) mais aussi de mes observations sur nos vécus de survivant(e)s du génocide des Tutsis du Rwanda, de mes combats avec les féministes, et ce que je sais de la maternité, de la transmission intergénérationnelle. Enfin, pour ce qui est de la langue, je venais de terminer un recueil de poèmes en prose et j'ai poursuivi l'exploration d'une langue poétique qui fait la part belle à ma langue maternelle, le kinyarwanda, qui irrigue mon imaginaire.

Quelles sont vos inspirations ?

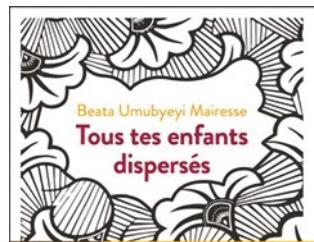
Il y en a tant... Je puise dans l'oralité rwandaise et je lis beaucoup depuis l'enfance. Il y a dans ma « sentimentèque » beaucoup d'auteurs afro-caribéens (Gordimer, Chamoiseau, Condé, Head, Lorde, Hurston, Diop...), celles et ceux qui ont parlé de l'univers concentrationnaire et/ou de la survie à la Shoah (Kertész, Levi, Delbo, Semprun, Langfus, Appelfeld) et bien sûr des écrivains français (Ndiaye, Simon, Gary, Perec, Ernaux...).

Vous vous battez également pour que la lecture en Afrique francophone ne soit plus freinée par des obstacles d'ordre matériel...

C'est un enjeu important et auquel je suis attachée. Nous sommes plusieurs auteurs africains qui commençons à garder nos droits pour l'Afrique francophone afin de publier aussi nos livres avec des maisons d'édition locales, de façon à les rendre plus accessibles sur place. Mais au-delà, c'est aussi la question des « classiques » (Laye, Senghor, Bâ, Rugamba, Nayigiziki, Beti, Oyono, Diop...) qui devraient être largement diffusés. Se pose la question du soutien aux acteurs de la chaîne du livre dans les sous-régions. Plus une volonté de partage et de transmission avec des projets d'ateliers d'écriture/masterclasses pour les plus jeunes et soutenir la relève.

Travaillez-vous déjà sur votre prochain ouvrage ?

Oui. Je commence tout juste. Un projet de roman et un récit. Je continuerai d'explorer mais sous un autre angle mes thèmes de prédilection : le métissage, la survie, langue maternelle et langue apprise, les silences, la mémoire. ■



« L'ÉDUCATION EST LA CLÉ POUR PROMOUVOIR L'AGROÉCOLOGIE »

Élu en 2014 maire de Ndiob, commune située à quelque 150 km à l'est de Dakar, **Oumar Ba** est devenu le fer de lance de projets de développement durable. C'est un militant de l'approche agroécologique à la politique inclusive, qui mise sur une participation active de la population locale. Actuellement président du Réseau des villes et communes vertes et écologiques du Sénégal (REVES), récompensé pour sa vision et son engagement en faveur de l'environnement, cet édile hyperactif prône une prise conscience collective et une éducation pérenne aux bonnes pratiques environnementale, seules garantes d'une transition écologique réussie. Rencontre avec un décideur convaincu et convaincant.



Oumar Ba,
maire de Ndiob.

Pouvez-vous nous présenter la ville de Ndiob, dont vous êtes le maire depuis bientôt sept ans ?

Oumar Ba : Ndiob est une commune de 22 000 habitants environ située dans la région de Fatick, au centre du pays. C'est une commune essentiellement rurale qui a connu jadis la sécurité alimentaire et la prospérité. Malheureusement, aujourd'hui, la situation s'est inversée. Les rendements agricoles ont baissé du simple au quart et parfois même au cinquième.

C'est pour cette raison que vous vous êtes devenu un adepte de l'agroécologie ?

De par mes origines rurales, j'ai eu très tôt une certaine sensibilité à la nature. Jeunes, nous avons connu dans nos villages la sécurité alimentaire, une biodiversité riche et variée avant la destruction de notre faune et de notre flore qui a conduit à une baisse drastique des rendements agricoles. Du fait de la précarité, les liens sociaux de solidarité communautaires se sont distendus. Les zones rurales se sont vidées de leurs jeunes. Les villages africains sont devenus des

espaces hostiles qui abritent des activités de survie. Cette profonde mutation nous a naturellement amenés à nous interroger sur les causes. Nous avons alors constaté que les mauvaises pratiques agricoles nuisibles à l'environnement avaient largement contribué à la destruction de nos ressources vitales. Nous nous sommes alors orientés vers l'agroécologie, qui offre de meilleures perspectives.

Certains considèrent l'agroécologie comme un levier pour faire évoluer notre continent, qu'en pensez-vous ?

L'agroécologie n'est pas un levier pour faire évoluer notre continent, mais *le* principal levier. Le premier jalon pour assurer le développement d'un pays, c'est l'autosuffisance nutritionnelle. Nous devons être en mesure de nous nourrir nous-mêmes sans importer de produits alimentaires. Sans souveraineté alimentaire il n'y aura pas de développement possible pour l'Afrique. Dépendre des agricultures européennes et asiatiques pour nourrir nos populations n'est ni viable ni acceptable. Notre sol est riche, nous avons le continent le plus ensoleillé, notre population est jeune, 60 % des réserves de terres cultivables au monde se trouvent en Afrique, et seuls 5 % des ressources hydriques qui se trouvent dans le sol sont utilisées pour l'irrigation. Avec de telles potentialités, nous ne devrions pas être dépendants et importer de produits alimentaires, bien au contraire. La dépendance alimentaire a des conséquences néfastes tant sur le plan économique qu'au niveau politique et diplomatique.

Beaucoup d'experts conviennent aujourd'hui que seule l'agroécologie, qui est une agriculture saine et durable qui préserve l'environnement, est en mesure de nourrir la planète. Non seulement elle conduit à l'autosuffisance alimentaire, mais aussi, par son mode de production, elle valorise les matières organiques locales et les transforme en intrants agricoles. Je suis toujours gêné de voir des camions de denrées alimentaires importées quitter les villes pour alimenter le monde rural. Voilà un indicateur de dépendance et de dégradation de nos ressources vitales.



▲ Oumar Ba sur les terres de sa commune, qu'il a voulu « verte et résiliente » grâce à l'agroécologie. Ci-contre, en juillet 2020, formation pratique de participants au projet Toolu Ker initié par l'Agence sénégalaise de la reforestation et de la grande muraille verte, dont Oumar Ba préside le conseil de surveillance. Il s'agit de promouvoir, sur la commune de Ndiob, l'émergence de forêts comestibles et médicinales.

► Oumar Ba, lors de la remise par l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) du prix de la meilleure politique agricole locale pour sa vision du développement rural à la commune de Ndiob, en octobre 2018.

« Sans souveraineté alimentaire il n'y aura pas de développement possible pour l'Afrique »

Est-ce que vous pensez que l'éducation à l'environnement est une solution à cette crise écologique en Afrique ? Quels sont les dispositifs mis en place dans votre localité ?

Oui, bien évidemment. Il nous faut un vaste programme d'éducation et de formation de sensibilisation des jeunes pour qu'on change la perception que nous avons de la nature. Il ne pourra pas y avoir de changement sans éducation. La bonne gestion de cette crise écologique s'inscrit inéluctablement dans un changement de comportement. Il faut enseigner aux générations à venir qu'il ne faut pas s'inscrire dans une forme de domination de la nature car notre vie est intimement liée à notre environnement. Au contraire, il faut éveiller les consciences au respect de la nature, aux dangers de la surexploitation des richesses naturelles qui ne sont pas inépuisables. Il faut instaurer une conscience citoyenne. L'éducation reste la clé pour informer et promouvoir l'agroécologie en Afrique sinon dans le monde.

Au niveau de notre territoire, au-delà des initiatives de terrain, nous avons mis en place une radio communautaire, Ndiob FM 106.4, « la voix de la nature », qui joue un rôle important dans l'éducation et la sensibilisation de nos concitoyens. Nous faisons aussi beaucoup de formations pour les jeunes agriculteurs. À partir de l'année prochaine, nous mettrons des classes en collaboration avec l'Éducation nationale afin de créer des jardins dans différentes écoles dans le but de former les jeunes à l'agroécologie. Enseigner de façon pédagogique et pratique l'importance de l'environnement, la nécessité d'en prendre soin et les avertir sur les méfaits des pesticides chimiques de synthèse.

Quels sont les grands défis que l'Afrique doit relever face à ces enjeux environnementaux cruciaux ?

À mon sens, le premier défi de l'Afrique c'est que les Africains prennent conscience de l'importance et de la qualité des ressources exceptionnelles qui existent sur leur continent et saisissent toute l'urgence qu'il y a à mettre en place des dispositifs pour les conserver et les préserver. Un deuxième défi consisterait à revoir le modèle de développement que nous mettons en place. Il faut s'approprier des modèles de développement durable à même de sauvegarder nos ressources naturelles pour les générations futures.

Il est également nécessaire de transformer la production pour pouvoir créer des emplois au niveau local et mettre en œuvre une agriculture qui a pour objectif principal de nourrir la population et non une agriculture centrée exclusivement sur la commercialisation. Je n'exclus évidemment pas le fait qu'on puisse avoir des revenus à travers des activités agricoles mais il faut qu'on pense d'abord à nourrir notre population à travers une politique de développement cohérente et responsable.

Je pense que si l'Afrique prend ainsi conscience de l'importance de ses ressources naturelles, si l'Afrique conçoit un mode de développement endogène, alors nous parviendrons à accomplir des pas de géant dans notre processus de croissance économique et sociale. ■

LIS-MOI UNE HISTOIRE...

Si l'art l'oratoire prend sa source dans l'Antiquité, il a été pour certains territoires, notamment en Afrique, un moyen de perpétuer les traditions. Et chacun à sa manière garde en lui le souvenir des lectures à haute voix de ses parents ou de ses grands-parents qui ont nourri son imaginaire... Qu'en est-il quand on sort de cette lecture intimiste pour la transmettre à un public ? C'est un exercice inédit auquel se sont prêtés librement 140 000 élèves lors d'un concours intitulé « Si on lisait à voix haute ? » lancé par l'émission littéraire « La Grande Librairie ». Destiné aux collégiens et lycéens francophones, ce projet pédagogique s'inscrit dans le prolongement du « Quart d'heure de lecture » voulu par le gouvernement. Un projet au fil des mots qui trouve son écho à l'heure du numérique. Rencontre avec Benjamin François, producteur du concours.



▲ Le présentateur du concours François Busnel, en compagnie d'une jeune candidate, élève de 6^e, Manaé Dal Molin.

Comment est né ce projet de concours de lecture à voix haute ?

Benjamin François : Le projet est né d'une excellente idée de François Busnel, l'animateur vedette de l'émission littéraire « La Grande Librairie » diffusée chaque semaine sur France 5. Si l'on veut amener les jeunes à la lecture, il faut aller vers eux, utiliser leurs codes et leur proposer un projet dans lequel ils auront envie de s'impliquer. Quoi de mieux qu'un jeu-concours qui reprend certains codes des télécrochets ou des challenges sur les réseaux sociaux mais appliqué à la lecture. C'est ainsi qu'est née l'idée d'un concours de lecture à voix haute dont le maître mot est le plaisir de lire. France Télévisions, le ministère de l'Éducation, de la Jeunesse et des Sports, ainsi que la plateforme éducative Lumni ont immédiatement adhéré au projet.

Quelles sont les grandes étapes de « Si on lisait à voix haute » ?

Le projet se déroule sur toute la durée d'une année scolaire. Il est ouvert à tous les élèves de collège et de lycée partout en France. À partir du mois de septembre, les enseignants inscrivent leurs classes. Plusieurs tours de sélection – d'abord au sein de chaque classe, puis au niveau des académies, et enfin au niveau national – permettent de désigner les finalistes. La finale est prévue à la fin de l'année scolaire et diffusée au début du mois de juin en première partie de soirée sur France 5. Par ailleurs, des rencontres avec des auteurs et des autrices sont organisées dans certaines classes inscrites et, chaque semaine, François Busnel donne des nouvelles du concours dans « La Grande Librairie ». L'implication des enseignants est primordiale.

▼ Le jury du concours 2020, de gauche à droite : Alain Mabanckou, Isabelle Carré, Cécile Coulon et Éric-Emmanuel Schmitt.



En quoi les enseignants sont-ils indispensables à la réussite de ce concours ?

Ils sont au cœur de notre projet. D'abord, ce sont eux qui inscrivent leur classe : une classe ne peut pas s'inscrire sans professeur référent. Mais surtout, ce sont eux qui décident de la manière dont ils travaillent la lecture à voix haute avec leurs élèves et qui les accompagnent pendant toute la durée du concours. La volonté de l'élève est importante, mais l'implication des professeurs est déterminante. Ce sont eux qui transmettent les clés d'une bonne lecture à leurs apprenants.

Pour la finale, vous avez réuni un jury composé de quatre personnalités prestigieuses.

Comment les avez-vous sélectionnées ?

Pour cette première édition, nous avons en effet fait appel à quatre personnalités aux profils différents mais très complémentaires : la comédienne et autrice Isabelle Carré, la romancière et poétesse Cécile Coulon, le romancier et essayiste franco-congolais Alain Mabanckou et l'écrivain franco-belge Éric-Emmanuel Schmitt, également metteur en scène et directeur de théâtre. Le rôle du jury est de départager les candidats selon un certain nombre de critères : la diction, la fluidité, la capacité à transmettre une émotion, la gestion du corps... Pendant la finale, chacun exprime son point de vue. Il est important d'entendre ces différentes sensibilités car nous ne sommes pas tous touchés de la même manière par une lecture.

140 000 candidats inscrits pour une première édition, comment expliquez-vous un tel engouement alors qu'on a tendance à dire que les enfants lisent de moins en moins ?

C'est la preuve que, contrairement à ce que l'on dit, les jeunes peuvent se passionner pour la lecture et qu'il suffit parfois d'une idée simple pour leur donner le déclic. Cela prouve aussi l'investissement des enseignants qui sont capables d'impliquer leurs élèves pendant toute une année scolaire sur ce projet. Et il ne faut pas oublier que la lecture à voix haute est aussi un formidable moyen d'expression. Quoi de mieux pour dire ce que l'on ressent que d'offrir un texte qui nous a émus ? La lecture à voix haute, c'est aussi cela : un moyen de dire ce que l'on ressent. Et c'est également un excellent exercice de prise de parole en public.

Que retenez-vous de cette première édition ?

D'abord l'engouement : au-delà de 5 000 classes inscrites, plus de 140 000 élèves. Cela prouve un réel appétit des enseignants et des élèves pour ce type de projet. Ensuite, j'ai été frappé par la qualité des lectures. Encore une fois, il faut avant tout rendre hommage au travail des enseignants qui accompagnent les élèves. Au fil des sélections, nous avons vu émerger de très bons lecteurs, jusqu'à la finale, où il a été difficile de départager les candidats tant le niveau était bon. Cette première édition a attiré des élèves de toute la France : petites et grandes agglomérations, zones urbaines et rurales, centres-villes et zones périurbaines, métropole et outre-mer. Pour nous c'est une victoire d'avoir créé un concours qui s'adresse à tous ! Dans une période assombrie par l'épidémie de coronavirus, un grand nombre de personnes nous ont dit que ce concours était pour elles une éclaircie. Plusieurs élèves nous ont même confié qu'avant le concours ils ne lisait pas et que participer leur avait fait découvrir le plaisir de lire.



Avez-vous le projet de mettre en place ce type de concours dans plusieurs pays francophones ?

Nous avons ouvert cette année le concours aux établissements français à l'étranger. Nous n'excluons rien pour les années à venir, mais pour l'instant nous avançons au fur et à mesure. Affaire à suivre ! ■

► Les lauréats 2020 : Mohamed-Iyad Smaïne (catégorie collège) et Cathy Mvogo (lycée). Une finale que l'on peut retrouver sur le site de france.tv : <https://bit.ly/2EGe1Rm>

BIRAGO DIOP, LA VOIX DE LA POÉSIE

NIVEAU : B2/C1 FICHE RÉALISÉE PAR INÈS OUESLATI

OBJECTIFS POÈME 1

- Relever le champ lexical de la nature ; déceler les marques de la personification ; relever les caractéristiques de l'évocation de la mort ; leitmotiv et importance de la répétition ; locuteur/allocutaire : message : qui parle à qui ? pour dire quoi ? ; étudier la forme du poème ; reconnaître les figures de style

LEXIQUE

- Champ lexical** : ensemble de mots se rapportant au même thème
- Personification** : attribuer des propriétés humaines à un animal ou à un objet

- Leitmotiv** : phrase ou expression qui revient à plusieurs reprises dans un texte
- Métonymie** : désigner un concept au moyen d'un autre qui lui est rattaché par un lien logique (cause à effet, par exemple)

OBJECTIFS POÈME 2

- Repérer des indications aidant à comprendre le texte, en l'occurrence ce qui se rattache à la sagesse ; étudier les temps utilisés et justifier l'usage de ceux-ci ; observer l'aspect répétitif et essayer de comprendre ce qu'il rapporte au texte ; reconnaître trois figures de style

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR



Qui est Birago Diop ?

Birago Diop est un conteur et poète sénégalais né en 1906 et mort en 1989. Diop a fait connaître, à l'écrit et en français, de nombreux contes appartenant au patrimoine oral d'Afrique. Vétérinaire de formation, il a également embrassé une carrière diplomatique et a été nommé par le président Léopold Sédar Senghor ambassadeur du Sénégal en Tunisie. Diop est l'un des auteurs de la négritude, courant littéraire et

politique né après la Première Guerre mondiale et qui a rassemblé des écrivains francophones noirs. Ce courant fortement lié à l'anticolonialisme a permis la mise en avant des valeurs d'Afrique.



PRÉSENTATION DU RECUEIL

Leurre et Lueurs est un recueil de Birago Diop publié en 1960 par Présence africaine.

Ce recueil associe l'attachement du poète à la tradition orale africaine et sa passion pour la langue française.

ÉTUDE DE TEXTES

POÈME 1 : « SOUFFLES »

• Relever le champ lexical de la nature

Le poète évoque, dans ce texte, les quatre éléments de la nature. Il cite, en effet, le feu, l'eau, le vent et la terre. Il choisit, même, de les écrire à la manière des noms propres, avec une majuscule en début de mot.

On relève également l'usage d'autres mots appartenant au champ lexical de la nature, comme « buisson », « arbre », « bois », « rocher », « herbes », « forêt », « fleuve ».

À travers ce poème, la nature prend une place primordiale, au

sein du texte et même dans la vie de l'homme. Elle est celle qu'on doit observer et écouter, et passe, en cela, avant les êtres, qui d'après le poète, présentent moins d'intérêt.

Ce choix s'explique par le rapprochement que fait le poète entre la nature et les êtres morts qui finissent par l'habiter.

• À quoi est associé ce champ lexical dans le texte. Pourquoi ?

Le lexique de la nature est associé à une action particulière, celle de produire des sonorités. Il est également associé à des verbes exprimant des sentiments et des actions. Les éléments de la nature sont ainsi personnifiés. Ils sont capables d'avoir une voix, des sentiments et de les exprimer.

Exemples : « La voix du feu », « la voix de l'eau », « le buisson en sanglot », « l'arbre qui frémît », « le bois qui gémit », « le rocher qui geint », « les herbes qui pleurent ».

• Relever les allusions à la mort

« Ceux qui sont morts ne sont jamais partis » / « Les morts ne sont pas sous la terre » / « Les morts ne sont pas morts » / « Le souffle des ancêtres [...] qui ne sont pas morts » / « nos morts qui ne sont pas morts » / « Les morts qui ne sont pas partis » / « Les morts qui ne sont plus sous terre »

• Que remarque-t-on ?

On remarque l'usage de la forme négative, à chaque allusion faite à la mort.

Le poète entend ainsi répondre à une idée répandue en la niant. Il s'oppose à la vision commune de la mort en présentant une nouvelle manière de définir et d'appréhender la fin de la vie. Derrière cette vérité nouvelle affirmée sous forme de négation, se cache une volonté d'honorer et de donner toute leur place aux ancêtres, évoqués dans le poème. La mort telle que décrite dans ce poème est une métonymie des ancêtres qui demeurent vivants par leurs souvenirs et leurs leçons de vie.

• Observer le leitmotiv

Une strophe se répète à trois reprises. Elle ouvre le poème et le clôt, partiellement.

Comme une sorte de cycle qui connaît un début, un déroulement et une fin, ce leitmotiv épouse le sens du poème et imite le mouvement cyclique de la vie humaine.

Si le poète a choisi de recourir à cette redondance, c'est pour insister sur ce qu'il y énonce.

En effet, Diop a décidé, dans cette strophe, de mettre côté à côté assertion et injonction. Il utilise un ton directif, une sorte d'ordre

POÈME 1 : SOUFFLES

Écoute plus souvent Les Choses que les Êtres La Voix du Feu s'entend, Entends la Voix de l'Eau. Écoute dans le Vent Le Buisson en sanglots : C'est le Souffle des ancêtres.	Ceux qui sont morts ne sont jamais partis : Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire Et dans l'ombre qui s'épaissit. Les Morts ne sont pas sous la Terre : Ils sont dans l'Arbre qui frémit, Ils sont dans le Bois qui gémit, Ils sont dans l'Eau qui coule, Ils sont dans l'Eau qui dort, Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule : Les Morts ne sont pas morts.	Qui ne sont pas partis Qui ne sont pas sous la Terre Qui ne sont pas morts. Ceux qui sont morts ne sont jamais partis : Ils sont dans le Sein de la Femme, Ils sont dans l'Enfant qui vagit Et dans le Tison qui s'enflamme. Les Morts ne sont pas sous la Terre : Ils sont dans le Feu qui s'éteint, Ils sont dans les Herbes qui pleurent, Ils sont dans le Rocher qui geint, Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure, Les Morts ne sont pas morts.	Le Sort de nos Morts qui ne sont pas morts, Le lourd Pacte qui nous lie à la Vie. La lourde Loi qui nous lie aux Actes Des Souffles qui se meurent Dans le lit et sur les rives du Fleuve, Des Souffles qui se meuvent Dans le Rocher qui geint et dans l'Herbe qui pleure.
Écoute plus souvent Les Choses que les Êtres La Voix du Feu s'entend, Entends la Voix de l'Eau. Écoute dans le Vent Le Buisson en sanglots : C'est le Souffle des Ancêtres morts,	Écoute plus souvent Les Choses que les Êtres La Voix du Feu s'entend, Entends la Voix de l'Eau. Écoute dans le Vent Le Buisson en sanglots, C'est le Souffle des Ancêtres. Il redit chaque jour le Pacte, Le grand Pacte qui lie, Qui lie à la Loi notre Sort, Aux Actes des Souffles plus forts	Écoute plus souvent Les Choses que les Êtres La Voix du Feu s'entend, Entends la Voix de l'Eau. Écoute dans le Vent Le Buisson en sanglots, C'est le Souffle des Ancêtres.	Des Souffles qui demeurent Dans l'Ombre qui s'éclaire et s'épaissit, Dans l'Arbre qui frémit, dans le Bois qui gémit Et dans l'Eau qui coule et dans l'Eau qui dort, Des Souffles plus forts qui ont pris Le Souffle des Morts qui ne sont pas morts, Des Morts qui ne sont pas partis, Des Morts qui ne sont plus sous la Terre.
			Écoute plus souvent Les Choses que les Êtres La Voix du Feu s'entend, Entends la Voix de l'Eau. Écoute dans le Vent Le Buisson en sanglots, C'est le Souffle des Ancêtres.

ou de conseil, puis énonce une idée présentée comme une vérité. Exemples : « Écoute plus souvent... » / « La voix du feu s'entend » / « Écoute [...] le buisson en sanglot » / « C'est le souffle des ancêtres ». Nous pouvons ainsi distinguer un message, un allocataire et un énonciateur.

• Qui parle ? À qui s'adresse-t-il ?

Le message est, dans ce poème, un appel à une série d'actions, susceptibles de faire changer la perception des choses.

L'énonciateur est cette voix qui appelle à cohabiter différemment avec la nature, à être sensible aux choses et à l'écoute de leurs mouvements. Il donne un ordre et avance des vérités. Comme les ancêtres dont il appelle à perpétuer le souvenir, le locuteur est présenté comme la voix de la sagesse, à écouter pour une meilleure perception du monde.

L'allocataire n'est pas défini. Il est tout homme capable d'écoute, d'attention et de sensibilité. Il est l'humanité dans sa globalité face à un phénomène concernant l'humanité entière : la mort et le rapport aux êtres partis.

• Thème universel versus vision africaine

Le poète a choisi un thème universel concernant toute l'espèce humaine sans distinction aucune : la mort et la compréhension qui en est faite.

La notion de transmission de savoir est une continue leçon de vie, tel semble être pour le poète, le message à faire passer à tout humain sur terre.

Toutefois, Diop n'a pas manqué de faire cohabiter cet aspect universel avec une autre vision particulièrement africaine, mettant à l'honneur les ancêtres et leur apport, même au-delà de la mort.

C'est en cela que le poète s'inscrit dans le mouvement de la négritude dont il est un des auteurs majeurs. Ce mouvement rappelons-le, s'inscrit dans une volonté manifestée par de nombreux intellectuels d'Afrique, de se réunir autour des valeurs communes et de mettre en avant les caractéristiques du continent et les valeurs négro-africaines.

Cet attachement à l'africanité dans le fond s'accompagne dans la forme par un attachement à l'architecture de la poésie française.

• Observez la forme de ce poème

Ce poème présente une forme irrégulière. Les strophes qui le composent ne présentent pas le même nombre de vers. Les vers quant à eux ne se composent pas du même nombre de syllabes.

Ce poème présente une musicalité marquée par les phrases courtes qui épousent la longueur du vers. Il rappelle en cela les chants africains.

Il y a, par endroits, une alternance entre les rimes masculines et les rimes féminines. Rappelons que les rimes féminines se terminent par un mot présentant à sa fin un « e » muet et les masculines par un mot finissant par une syllabe pleine.

Exemple : « partis » / « s'éclaire » - « s'épaissit » / « terre »

Nous retrouvons, dans ce poème, des rimes riches présentant 3 phonèmes en commun.

Exemple : « frémit » / « gémit » - « Êtres » / « Ancêtres »

Il y a d'autres rimes pauvres, c'est-à-dire présentant un seul phonème en commun.

Exemple : « souvent » / « s'entend » - « partis » / « s'épaissit »

Il y a d'autres rimes qui sont suffisantes, c'est-à-dire présentant deux phonèmes en commun.

Exemple : « coule » / « foule » - « sanglots » / « l'eau »

• Relevez 3 figures de style

L'anaphore, qui est une figure qui consiste à répéter un mot ou un groupe de mots en début de phrase afin d'insister sur un sens.
Exemple : « *Ils sont dans l'Arbre qui frémít / Ils sont dans le Bois qui gémit / Ils sont dans l'Eau qui coule / Ils sont dans l'Eau qui dort / Ils sont dans la Case / ils sont dans la Foule* »

Le chiasme qui est une figure de construction qui consiste à disposer les termes d'une manière symétrique (AB/BA)
Exemple : « *La voix du feu s'entend, entend la voix de l'eau* »

La métaphore qui est une figure d'analogie qui consiste à remplacer un terme ou une idée par un autre lui ressemblant sans recourir à un outil de comparaison.

Exemples : « *Le buisson en sanglot* » pour décrire le bruit de l'eau, le poète l'assimile à un sanglot.

• Répétition

Chaque strophe du poème s'ouvre et se termine par le même vers, ou presque. Ainsi, des trois répétitions, seule la dernière est identique. Les deux autres occurrences présentent un changement. Exemples : « *Sans souvenir, sans désirs et sans haine / Sans souvenirS, sans désirs et sans haine* » / « *Je rassemblerai les lambeaux qui restent / J'EN rassemblerai les lambeaux qui restent* »

« *Dans le murmure infini de l'aurore / Dans le murmure infini de l'aurore* »

La répétition, outre l'insistance qu'elle permet de marquer, apporte une musicalité au poème, comme le permettrait un refrain dans une chanson. C'est aussi une manière de montrer le caractère obsessionnel de ce projet d'avenir loin des tracas du passé et de ses blessures, au sein du pays auquel on revient pour chercher l'apaisement.

• Relevez 3 figures de style

L'allitération : il s'agit de la répétition d'une même consonne.

Exemples : « *Sans souvenir, sans désirs, sans haine* » : Le son [s] est ici répété quatre fois au niveau du premier vers. « *Enterrer tous mes tourments* » : le son [t] est ici répété trois fois au niveau du quatrième vers.

Anadiplose : il s'agit de la répétition du dernier mot d'une phrase ou d'un vers.

Exemple : « *De ce que j'appelais jadis mon cœur / Mon cœur qu'a meurtri chacun de vos gestes* »

L'anaphore : répétition d'un mot au début d'une phrase ou des membres d'une phrase.

Exemple : « *Sans souvenir, sans désirs, sans haine* »

POÈME 2 : « SAGESSE »

• Relever ce qui se rattache à la sagesse dans le texte :

La sagesse dans ce poème semble être de vivre sans souvenir, sans désir et sans haine. Le regard tourné vers l'avenir avec pour impératif de soigner son cœur, d'oublier ses malheurs et de dépasser ses remords.

Tel est le credo du poète cherchant la sagesse et la sérénité. Celui-ci décrit un schéma initiatique qui le mènera vers la paix intérieure. Il utilise le futur simple pour décrire les étapes qu'il entend effectuer.

• Pourquoi le futur ?

Le poète a choisi d'utiliser le futur simple pour évoquer le parcours menant à la sagesse. Le futur est le temps du possible. L'action envisagée n'est pas décrite au conditionnel, mode qui en ferait une action irréelle.

Le futur de l'indicatif permet d'envisager l'avenir avec la certitude de parvenir à mettre en place son plan pour l'appréhender en faisant un travail sur soi, essentiellement.

Exemples : « *retournerai* », « *ressemblerai* », « *rassemblerai* », « *jetterai* », « *dormirai* ».

• L'allusion au passé

Le poète fait allusion dans ce texte au passé, qui ne semble pas l'avoir épargné. Par opposition au futur qui marque son projet de nouveau départ, il évoque le passé comme un souvenir lourd de douleur et de blessures.

Le pronom possessif « vos » désigne ceux que l'auteur accable et rend responsables de ses douleurs passées.

Exemples : « *Mon cœur qu'a meurtri chacun de vos gestes* ».

Il recourt également à des mots tels que l'adverbe « *jadis* » et l'adjectif « *vieillis* », marquant une sorte d'opposition entre deux contextes temporels différents.

Le poète aspire à une nouvelle vie, « *là-bas, au pays* », un pays dont il semble éloigné et où il souhaite ramasser les morceaux cassés de lui-même et commencer une nouvelle vie.

• Forme du poème

Le poème se compose de trois strophes. Chaque strophe se compose de cinq vers. Rappelons qu'une strophe de cinq vers s'appelle un quintil.

Les rimes de ce poème sont croisées (ABAB)

Exemple : « *haine* » / « *Pays* » – « *haleines* » / « *vieillis* »

Elles sont suffisantes, c'est-à-dire qu'elles présentent deux sons en commun : il y a reprise de deux mêmes phonèmes.



POÈME 2 : SAGESSE

Sans souvenir, sans désirs et sans haine
Je retournerai là-bas au pays,
Dans les grandes nuits, dans leur chaude haleine

Enterrer tous mes tourments vieillis.
Sans souvenirs, sans désirs et sans haine,

Je rassemblerai les lambeaux qui restent
De ce que j'appelais jadis mon cœur
Mon cœur qu'a meurtri chacun de vos gestes ;
Et si tout n'est pas mort de sa douleur
J'en rassemblerai les lambeaux qui restent.

Dans le murmure infini de l'aurore
Au gré de ses quatre Vents, alentour
Je jetterai tout ce qui me dévore,
Puis, sans rêves, je dormirai - toujours -
Dans le murmure infini de l'aurore.



L'apprentissage du français à portée de main

CINÉMA + SÉRIES + CULTURE + DÉCOUVERTE +
DIVERTISSEMENT + JEUNESSE + ART DE VIVRE +
LANGUE FRANÇAISE...



tv5mondeplus.com

Disponible partout. Tout le temps. Gratuitement.

La plateforme francophone mondiale



LES FEMMES SONT SOUVENT LES PREMIÈRES FRAGILISÉES PAR **LES CRISES.** ENSEMBLE, **SOUTENONS-LES.**



Dans les pays francophones, chaque nouvelle crise plonge des millions de femmes actives dans la précarité. Faire un don au fonds **#LaFrancophonieAvecElles** c'est les aider à se relever et à retrouver leur autonomie. Ensemble, soutenons-les sur

www.francophonie.org



Supplément du *Français dans le monde*. Ne peut être vendu séparément.

ISSN: 0015-9395
ISBN : 978-2-09-037346-2



9 782090 373462

L'AVENTURE DU TISSU NDOP

Le ndop est une étoffe bleue indigo avec des motifs blancs fabriquée depuis plusieurs siècles dans le nord du Cameroun. Connu pour sa méthode de production artisanale et élaborée, ce tissu noble a évolué au fil des ans, passant des plateaux volcaniques des peuples bamilékés aux grandes maisons de couture.

On lie souvent l'Afrique au wax, mais le travail des tissus a toujours été sur le continent un savoir-faire ancestral et emblématique, une des composantes essentielles du patrimoine culturel de certains peuples et pays.

C'est le cas pour le tissu ndop, dans la fabrication duquel s'illustre le nord du Cameroun. Les premières traces de cette étoffe remontent au xv^e siècle, et c'est au xviii^e siècle qu'il a été développé. Plus particulièrement ce sont les Bamilékés et les Bamouns, deux peuples des hauts plateaux volcaniques de l'ouest du pays (et proches par des ancêtres communs et des pratiques similaires) qui sont connus pour leur savoir-faire et la fabrication de ce tissu très particulier.

Le tissu ndop est fabriqué par la mise côte à côte de bandes de coton bleu indigo ornées de motifs blancs géométriques ou figuratifs (avec des représentations de plantes ou d'animaux). Avant de voyager vers l'ouest du pays pour les travaux de surcouture et de finition, il se tisse et trouve sa couleur définitive dans le nord du Cameroun, dans la région de Garoua. Un filage à la main, pratiqué souvent en groupe, permet aux artisans de produire la première étape d'un parcours long et précis, le tissage s'effectuant ensuite sur des métiers de petite taille, avant l'ajout par les tisserands des motifs géométriques emblématiques du ndop. Ces formes sont aussi symboliques car elles représentent souvent la relation de l'homme avec la nature et l'au-delà. Elles sont en cela porteuses de signification et objet de multiples interprétations.

La technique la plus ancienne se faisait au moyen d'un fil de raphia que l'on positionnait en surcouture avant de teindre le tissu. Un moyen pour obtenir des motifs en blanc, une fois le fil retiré. Une

méthode fastidieuse qui a été remplacée par une autre qui consiste en l'utilisation d'une matière imperméable, la cire de bougie ou une pâte faite à partir du manioc, par exemple. Une fois le travail de surcouture achevé, l'étoffe est plongée dans une teinture bleu indigo. Le contraste qui se crée grâce à « la technique de la réserve » permet ainsi de laisser apparaître des motifs blancs. Il existe également une variante de ndop présentant des motifs brodés à la main.



Du sacré au tendance

Le ndop était autrefois considéré comme un produit local chargé de valeur, qui s'offrait dans le cadre d'échanges et de transactions entre peuples et entre chefs, en signe d'amitié et de paix. Cette noble étoffe se transmettait d'une génération à l'autre dans le cadre de rites initiatiques. Seuls d'éminents membres, souvent appartenant à des sociétés secrètes, pouvaient l'arborer, les décorations et la matière du tissu, hautement symboliques, variant selon la région et la famille.

Grâce à des pratiques nouvelles et moins élaborées, il a progressivement été possible de rendre le tissu ndop plus accessible. À côté de la forme originelle produite exclusivement à la main par des artisans confirmés, il existe un autre type dit semi-artisanal, fabriqué à base d'un tissu industriel traité ensuite artisanalement. Mais il existe aussi une variante entièrement industrielle. Malgré l'attachement qu'elles voient aux formes, aux couleurs, aux motifs, ces deux versions sont perçues de manière péjorative car noyant le marché de « pâles copies ».

Au fil des années, le ndop a perdu sa valeur symbolique et son aspect sacré, mais son industrialisation a permis d'en faire une tendance connue à l'échelle internationale. Aujourd'hui, ce tissu a permis la mise en avant du patrimoine culturel camerounais, notamment grâce à des créateurs qui l'ont utilisé d'une manière innovante, tel Cédric DeBakey, qui en a fait des accessoires de mode. Le ndop a même inspiré les plus grandes maisons de couture comme Hermès, de telle sorte que de ce tissu ancestral des Bamilékés est née une collection de foulards en soie vendus partout sur la planète. ■



◀ Musiciens africains en tenue ndop.

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS
le français dans le monde



DOSSIER
MOBILITÉ ET INCLUSION
FAIRE BOUGER
LA FRANCOPHONIE

FOCUS

Vivre le français
en Ontario

ENTRETIEN

La Rwandaise **Beata Umubyeyi Mairesse**, prix des 5 continents

PÉDAGOGIE

Ndiob, un village sénégalais modèle d'agroécologie